La Revue Théâtrale

Vente et Abonnements :
58, Rue de La Rochefoucauld, Paris

NOUVELLE SÉRIE : N° 41

Prix net : 1 fr. 50. — Étranger : 2 fr.

M^r Albert LAMBERT
dans *Brutus* de Jules César

Cl. Studio-Lug

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **58, Rue de La Rochefoucauld,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Mme Camille DUGUET. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Félix GALIPAUX. — Gustave KAHN. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 41

Les *Hérétiques* à Béziers	Henry Gauthier-Villars.
Orange, Nimes, Cauterets	Edmond Guiraud.
Herlève de Normandye	Edouard Gauthier.
La Fête des Vignerons à Vevey	Théodore Massiac.
La saison estivale en Bavière	Stanislas Rzewuski.
Le Théâtre populaire dans l'Est	Camille Le Senne.
Le *Mystère de Saint-Nicolas*	Robert Jourin.
Le Théâtre de la Mothe-Saint-Héraye	Albert Dirieu.

COUVERTURE :

M. Albert LAMBERT Fils, de la Comédie-Française, dans Brutus, de *Jules-César* (Orange).

HORS-TEXTE :

M. RENAUD et Mlle Charlotte WYNS, de l'Opéra-Comique, dans Rinaldo et Amica, d'*Amica* (Nîmes). — Mlle Harriet Straby, dans les *Hérétiques* (Béziers).

Lion Fleurs

2, Bd de la Madeleine Tél. : 247-25

Fleuriste appréciée de Tout-Paris, pour les Fiançailles, Mariages, Réceptions, Théâtres, Artistes.

Premières à forfait pour les Auteurs

PRIX MODÉRÉS

EXPÉDITIONS EN PROVINCE

POUR OBTENIR UNE **BELLE VOIX**

employez

LA PÂTE AU MENTHOL CHANTREL

FACILITE LA RESPIRATION · ÉCLAIRCIT LA VOIX

RENFORCE LE TIMBRE

en supprimant toute fatigue des cordes vocales et toute sécheresse de la gorge

Adoptée par les principaux Artistes et Chanteurs

Pharmacie BORDELET · 39, Rue de Clichy

et pharmacies

ARTISTES !!! avant d'entrer en scène,

Si vous souffrez de **NÉVRALGIES, MIGRAINES,**

Prenez les **Cachets de Névropyrol**

Pharmacie Montméat, 36, rue Saint-Roch, PARIS

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE

Plus de cheveux blancs

CONCENTRÉ WILSON

Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50.

TAVERNIER, Chim.-Pharm. 42, quai Fulchiron, Lyon.

SEUGNOT

CONFISEUR

Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes

BONBONS

CHOCOLATS, DESSERTS

28, Rue du Bac

PARIS

TÉLÉPHONE : 729-71

POUR OBTENIR UNE

BELLE POITRINE

faites usage des *Pilules Orientales* qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint **sans grossir la taille.** Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les

PILULES ORIENTALES

conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice : France et Etranger **6f35** (contre remboursement **0f15** en plus). Ecrire à **M. J. RATIE,** Pharmacien, **5, Passage Verdeau, PARIS, 9e.** (Renseignements gratis).

Dépots : *BRUXELLES,* Phcie St-Michel, 15, Boul. du Nord ; *GENÈVE,* Phcie Cartier & Jorin, 12, Rue du Marché.

Émile BAUDRY 86, Fg St-Denis PARIS

CRISTALLIER *en face la rue Paradis* Tél. 413.04

fait tous les

Rassortiments de Cristaux

anciens, modernes, pièces montées en métal, bronze, argent et or.

Fournitures pour le THÉATRE

Seule spécialité de ce genre : tous articles pour la scène. Etoffes de style. Ornements. Broderies. Bijoux. Accessoires. Costumes.

Travestissements.

POUPINEAU 16, Bd St-Denis PARIS.

L'**IODHYRINE** du Dr DESCHAMPS est le spécifique par excellence de

L'OBÉSITÉ

produit sérieux, donnant des **résultats immédiats,** sans action nocive sur le cœur, l'estomac et les autres organes. — Ne provoque pas d'éruptions — Absolument inoffensif. — Dissout simplement les tissus graisseux sans laisser de rides.

La boîte de 60 cachets pilulaires (traitement complet) **10** fr. franco contre mandat adresse à **M. LALEUF,** pharmacien-chimiste de 1re classe, 2, avenue Dauphine, Orleans (Loiret). — *Renseignements sur demande.*

Pianos Gervex

34, Rue Richer, 34

PARIS

Location . . . . . **10** fr. par mois

Vente . . . . . **20** fr. par mois

Pianos

Occasions

PLEYEL

ERARD

GERVEX, etc.

Depuis **300** francs.

La Revue Théâtrale

se charge de l'impression de tous

PROGRAMMES

AFFICHES, etc.

pour tournées en province et à l'Étranger.

Conditions spéciales à MM. les Artistes

Produits antiseptiques

AU **PYOLUÈNE**

Dentifrice **3** fr. ; Lotion **3** fr. **50**

Savon désodorisant **0** fr. **75** ; la douzaine **8** fr. **40**

L. PIOT & Cie, 7, rue d'Argenteuil, PARIS

Pâte dentifrice de **Botot** Supériorité reconnue. Exig. la Signat. **BOTOT, 17, r.** de la **Paix, Paris.**

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 41. Septembre 1905. — I.

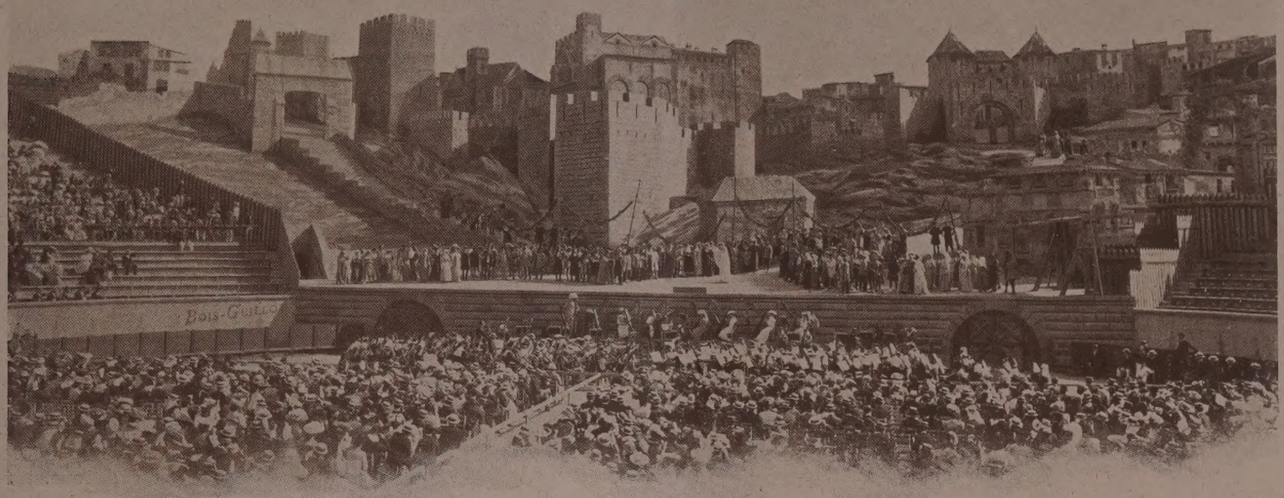
Abonnements :
Un an : Paris..... 36 fr. » Départements..... 36 fr. » Étranger..... 48 fr. »
Le Numéro : France..... 1 fr. 50 Étranger..... 2 fr. »
Abonnements et Vente : 58, rue de La Rochefoucauld, Paris.
Pour la Publicité :
S'adresser, 58, rue de La Rochefoucauld, Paris (IXe)
Téléphone : 271-94

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en Chef.*

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
60, rue de la Rochefoucauld, Paris (IXe).
L. GEISLER, Directeur-Administrateur
G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Direction* | Arm. GEOFFROY, *Secrétaire de l'Administration*
Atelier Spécial de Photographie STUDIA-LUX,
28, Avenue des Champs-Elysées :
M. COUTURE, Directeur.



Première représentation des « Hérétiques », aux Arènes de Béziers. — 1er Acte. — Vue d'ensemble. — Entrée de Mlle Charbonnel (Almelys).
(Décor de M. JAMBON.)

Les "HÉRÉTIQUES" à Béziers

Ils sont trop, par Apollon, ces Oberammergau latins qui prétendent, sur le conseil du dangereux Nietsche, « méridionaliser » la musique et dont les auditeurs, refusant de boire dans le Graal wagnérien le vin capiteux du rêve, se gorgent de piccolo transalpin dans les *trattorie* où règnent les « bistros » Boïto et Mascagni ! Leur répertoire, logiquement limité, s'accroît chaque jour d'insuccès parfois bruyants — bâtons noircis de feux d'artifice ratés — dus à la discordance des œuvres et de l'esthétique imposée par le cadre. Parfois, *horresco referens*, on y fait subir aux partitions des coups de ciseaux et des retouches sacrilèges.

A Orange, cette année, en dépit des assertions optimistes du bon confrère Formentin, se félicitant d'avoir entendu les *Troyens* « dans leur intégrale splendeur », je puis vous affirmer que, pour ménager le galoubet d'Enée-Rousselière endommagé par le mistral, M. Gunsbourg pratiqua dans la partition berliozienne trois sanglantes coupures. L'auteur est mort, sinon les rugissements de ses protestations enfiévrées eussent fait trembler l'antique Mur !

Le *Mercure musical* et tous les spectateurs de bonne foi ont constaté que, transportée en plein air, l'orchestration conçue pour les auditions dans les théâtres ne sonne pas. Il faut, lorsqu'on n'a pour plafond que le ciel étoilé, des timbres purs et limpides, et la cithare athénienne, alors, porte plus loin que les cuivres, les contrebasses et les clarinettes romantiques.

En représentant des tragédies lyriques conçues et écrites pour le plein air par des musiciens éprouvés tels que MM. Saint-Saëns et Gabriel Fauré, le théâtre des Arènes de Béziers échappe à beaucoup de ces critiques. Il vient de nous convier à ouïr un opéra, de M. A.-Ferdinand Hérold pour le poème, de M. Charles Levadé pour la musique, qui porte à la scène le plus tragique épisode de la croisade contre les Albigeois : le sac de Béziers par les troupes de Montfort et d'Amalric.

Décidément, les poètes, je dis les plus huppés, réussissent mal le livret d'opéra, article de confection longtemps monopolisé par de bas artisans du vers lyrique. Vous rappelez-vous l'aventure du regretté Armand Silvestre, bâclant pour Alexandre Georges une *Charlotte Corday*, où la Révolution était traduite en douceurs mirlitonesques ? L'érudit écrivain des *Pœans et des Thrènes*, le poète mélodieux de l'*Intermède pastoral* et des chansons adorables de Sakountala (délicieusement adornées de musique par Pierre de Bréville), M. Ferdinand Hérold semble peu soucieux d'établir solidement l'armature d'un libretto, il a édulcoré la physionomie des Albigeois — physionomie historique et non légendaire — et a inventé, pour servir de contraste à la conventionnelle figure du légat, une figure plus artificielle et plus fausse encore. Mais voyons-le à l'œuvre.

Le corps de ballet de Milan répète sur la scène du Théâtre municipal.

Répétition générale des « Hérétiques. »
M. Charles Levadé.
M. Castelbon de Beauxhostes. Mlle Charbonnel. Mme Charles Levadé.
M. Injalbert, de l'Institut, sculpteur. Mlle Harriet-Strasy.

Cl. Bois-Guillot.

Les Hérétiques — Acte II.
Le ballet réglé par M. Belloni, de la Scala de Milan.

Au pied des remparts, sur la place d'un faubourg, le peuple de Béziers est en fête : il enguirlande des mâts, il encourtine les maisons, il chante le soleil, la joie, l'été : « *Eho ! c'est la fête de gloire, la fête de l'été vermeil !* ».

Cette « hérésie » paraît assez anodine et rappelle, avec moins de platitude, la manière de M. Scribe, qui faisait célébrer à ses huguenots les « jeux » et la « folie ». Le populaire biterrois est protégé par le vicomte Roger qui affirme, sentencieux, sur une note aigüe, que « le rire est juste ». Ce disant, Roger encourt les reproches de sa belle-sœur, l'abbesse Almélys, et les comminations du légat, mandé par Rome pour réintégrer ces joyeux hérétiques dans le giron de l'Eglise. Vaines exhortations, inutiles menaces. Le peuple est sous le charme, d'abord de l'été, puis d'une « jongleresse » mystérieuse, arrivée en compagnie d'une troupe de baladins. Elle s'annonce avec une imprécision descriptive qui ne satisferait point M. Bertillon.

Je suis une passante.
Je suis très blanche, et j'ai de grands cheveux.

Elle ajoute que « ses lèvres sont rouges et fraîches », et que « ses yeux dardent des flèches ». Après quoi, elle s'empresse de décliner son nom : Daphné ; sa nationalité : la Grèce. Et aussitôt elle affirme sa culture classique : « *Je sais les vers ailés de Pindare et d'Homère.* »

Je ne vois que Mme Dieulafoy d'aussi savante ou la poétesse Renée Vivien... La vérité historique de ce personnage me paraît assez discutable, car, ou je me trompe fort, ou jamais la brise qui baigne l'Acropole ne passa aussi pure sur le rude moyen âge. Les résidus d'antiquité grecque épars dans nos chansons de geste sont impondérables. Au XIIIe siècle, les clercs seuls lisent des œuvres de l'Hellade, le peuple ne connaît Homère que par les abrégés latins dûs, pour la plupart, à des faussaires. Il est donc permis de croire que la déclaration de notre jolie intellectuelle eût laissé froids les sauvages albigeois de Béziers « peuple de braves et de forts », affirme le livret, peuple fruste, en tous cas, dont les instincts grossiers nous sont dépeints par les annalistes, indéniablement.

Le rôle de cette Daphné, qui repose, aurait dit Sarcey, sur un « postulat » incertain, flotte dans l'indécis et l'inconsistant. Le lettré ronsardissant qu'est M. Hérold s'est complu à le développer ; il l'a fait avec plus de poésie que de logique. Cette homonyme de l'héroïne des *Noces corinthiennes* enseigne au peuple l'évangile de la joie en un *Noël païen*, mis jadis en musique par M. Massenet, elle célèbre, voluptueusement initiatrice, les rites de Vénus qu'elle épèle à Roger, en strophes élégantes :

Cl. Bois-Guillot.

M DUC
rôle de Roger, comte de Béziers.
(Photographie prise sur un escalier de sa villa Frascati.)

Toi qui pleurais, tu me suivras vers le doux monde,
Tes regards incertains cherchent des dieux nouveaux ;
Là-bas, dans la forêt ou sur la plage blonde,
Ils t'attendent, ces Dieux cléments à leurs dévots.

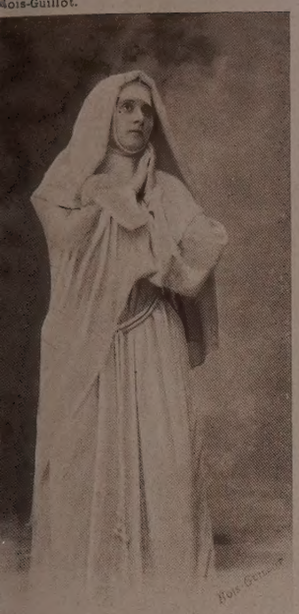
Puis, un Tyrtée féminin ayant surgi en la Saphô, elle entraîne les Albigeois à combattre et à mourir pour la liberté. Aux dernières scènes, elle restitue généreusement Roger à son épouse, la gémissante Bellissende, elle crée du bonheur, et, bellement ibsénienne, elle souhaite au couple agonisant : « Que descende sur vous une mort apaisée ! »

A l'autre pôle de l'action, au pôle négatif, voici le légat. Plus rudimentaire et moins composite que l'ondoyante prêtresse de Vénus, il se montre également plus concis. M. Hérold nous fait grâce de ses oraisons, et envoie prier dans l'église, superbement édifiée par Jambon, cet ecclésiastique moins emb...arrassant que le moine de la *Favorite*, qui hurle « à pleine guelle » en dépliant la bulle papale si pénible au pauvre Alphonse, moins encombrant que le mélodramique Brogni, pleurant sa paternité en cavatines. Le légat des *Hérétiques*, qui énonce sentencieusement :

La nuit de mon manteau couvre la paix du monde,

c'est le Basile sombre de la *Lanterne* (à Béziers, on a atténué la noirceur du personnage en le revêtant des ornements épiscopaux, ce qui le faisait ressembler au légendaire Saint Nicolas). Son rôle se réduit à quelques scènes. Il accorde aux mécréants une trêve, pendant laquelle il va faire oraison.

Bois-Guillot.



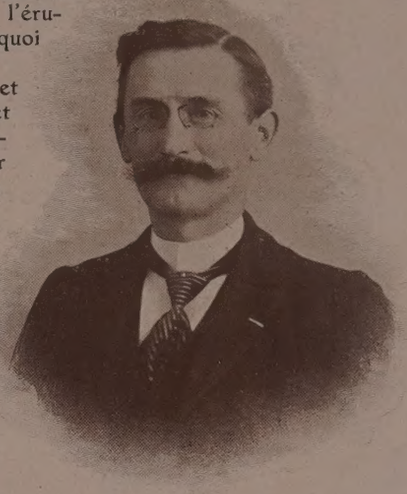
Mme Charbonnel, contralto
(rôle d'Almerys des *Hérétiques*).

A son retour, il s'épanche, tel Laocoon, en quelques *Heu miseri !* en constatant l'inefficacité de ses efforts, puis il remet les infidèles au bras séculier. Il ne reparaîtra que pour corser le dénoûment en redisant, du haut des remparts, son alexandrin familier et noir, son leit-motiv obscurantiste :

La nuit de mon manteau couvre la paix du monde.

Voici enfin Roger, hésitant comme un simple Wilhelm Meister. Quel accueil fera-t-il au légat ? Sera-t-il fidèle à Mignon-Belissende ? Chantera-t-il, avec Philine-Daphné, l'hymne à Vénus ! Son âme vulgaire s'écartèle au conflit de ces devoirs et de ces désirs : il n'est pas symbolique, lui !

Phot. Nouvelle, Béziers.



M. Castelbon de Beauxhostes,
l'initiateur des représentations aux Arènes.

Aux vers des *Hérétiques*, toujours fluides et sonores, la couleur archaïque fait parfois défaut, ce dont s'étonnent tous ceux qui savent l'érudition bénédictine du conteur de *l'Abbaye de Saint-Aphrodise*. Pourquoi M. Ferdinand Hérold n'a-t-il pas glané dans la *Chanson de la Croisade ?*

Indiscutablement supérieur aux précis d'histoire de France et d'Angleterre sur lesquels a travaillé le musicien d'*Etienne Marcel* et d'*Henry VIII*, ce poème fournissait au compositeur quelques situations dont s'étaient déjà inspirés « de puissants dieux », pour parler comme Athalie, le Wagner de *Tannhæuser*, le Chabrier de *Briséis*, le d'Indy de *Ferval*, sans oublier le Massenet d'*Hérodiade*. M. Levadé a écrit une partition, après tout honorable : d'une technique digne d'éloges, il manifeste par endroits quelque vigueur et ailleurs quelque grâce. Que lui manque-t-il ? D'acquérir le *mens divinior* qui distingue les musiciens des faiseurs de musique tel Doret. Il y peut prétendre.

Je ne lui chercherai qu'une querelle, celle que j'ai faite plus haut à M. Hérold. Pourquoi ce musicien adroit a-t-il négligé de plier son écriture aux gracieuses façons de jadis, notamment dans le ballet ? Je m'attendais à une « balerie » moyenâgeuse, à une ingénieuse reconstitution de « caroles », analogue à celle écrite par William Marie pour les damoiselles Mante, avec, dans l'orchestre, la voix jolie des vielles d'antan ; j'ai vu, dans un divertissement réglé par M. Belloni, de la Scala, j'ai vu la signora Julia Antonicci, j'ai vu l'agile Ida Cecchini, j'ai vu quatre-vingt milanaises en tutus, se livrer à leurs usuelles acrobaties qualifiées « académiques » probablement parce que laides, sur une musique toute de virtuosité.

Phot. Nouvelle, Béziers.

M. Charles Levadé, le compositeur des *Hérétiques*.

M. Levadé a eu l'heur d'obtenir une interprétation et une mise en scène assurées par le fastueux chorège Castelbon de Beauxhostes, à sa musique « anticléricale » (Lafferre *dixit*).

Mme Harriet Strasy, de qui les lourdes tresses brunes tombent sur un « bliaut » rutilant, chante délicieusement la douce cantilène du premier acte : « Je vivais dans l'ombre effacée », se déroulant sur un accompagnement en *fa dièze mineur*, d'une mélancolie tendre, préférable à la conclusion (très goûtée) qui s'étale dans les facilités du ton de *ré bémol*, trop peu imprévu.

Mme Charles Mazarin se drape avec grâce dans le péplon mouvant de Daphné : sa voix escalade les plus dangereuses cimes et célèbre : « Vénus, ô volupté des hommes et des dieux », avec des transports lucrétiens, sans rien perdre de sa qualité. Mais que M. Duc est peu habile ! Enfant de Béziers, il râfle les applaudissements de ses compatriotes prompts à l'enthousiasme ; n'empêche que ce gros homme essoufflé, qui surprend par le jet de notes suraigües, admirables d'ampleur et de sonorité, brandit son glaive avec des mimiques obèses de Lagardère vieilli. — Un artiste de talent éprouvé, habitué à l'interprétation des œuvres les plus hautes, M. Dufranne, porte noblement le heaume de Montfort, chrétien cynégétique.

La chasse du Seigneur sera belle !
Tayaut, tayaut, hardi les chiens !
Voyez fuir lâchement le rebelle,
Il est pris en de vivants liens,
Tayaut, tayaut, hardi les chiens !

M. Valette barytonne non sans ampleur le boniment du jongleur Lychos et d'une voix d'orgue, M. Vallier (un trente-deux pieds !) scande les anathèmes impitoyables du légat :

Peuple vain, qui n'as pas voulu t'humilier,
Je te livre au bras séculier...

...Excommunication bientôt suivie du sac de Béziers, au cours duquel (je cite une revue musicale), « le légat aurait clamé la phrase fameuse : « *Tirez ! Tirez !* Dieu saura bien reconnaître les siens. »

Je me hâte d'ajouter que Ferdinand Hérold n'a pas cru devoir versifier cette apostrophe légendaire, dont l'inauthenticité est aujourd'hui reconnue universellement. Quand bien même il l'eût adoptée, je ne pense pas qu'il se fût accommodé de la version « Tirez ! Tirez donc ! » (Quel vacarme ! ajoutait le juge des *Plaideurs*), qui tendrait à faire croire que l'usage de la poudre fut répandu en France plus de cent ans avant la bataille de Crécy.

Le décor, brossé par Jambon, était une vue curieuse et charmante de Béziers en 1209, pittoresques remparts par delà lesquels on apercevait la ville, dominée par la cathédrale de Saint-Nazaire, d'une exactitude telle que le spectateur cherchait dans les « gaîtes » des tours de la ville l'œil du guetteur annonçant l'approche des troupes du sinistre Montfort.

Henry GAUTHIER-VILLARS.

Une Répétition générale des « Hérétiques ».

M. Ch. Levadé, le compositeur des *Hérétiques*.
M. J. Nussy-Verdié, chef d'orchestre.

Orange -- Nîmes -- Cauterets

Cl. Guiraud.

M. Ch. Formentin du *Figaro*. M. Silvain Comédie-Française. M. Maurice Lefèvre Secr. gén. des représentations d'Orange.

Trois personnages importants.

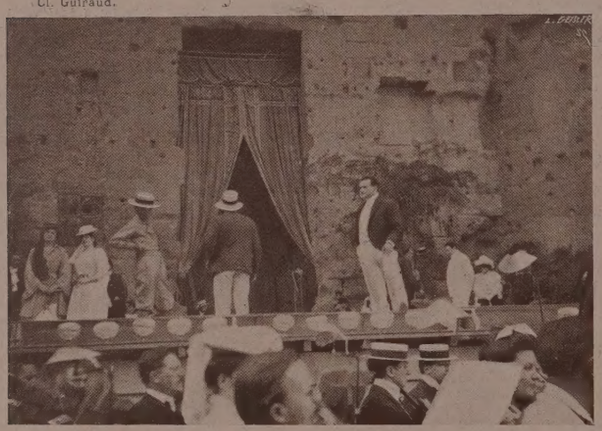
En vérité, voici avec ces trois villes l'évolution complète du Théâtre de la Nature ou, mieux : voici les trois tâtonnements types de cette recherche encore hésitante du vrai spectacle de plein air, dont témoignèrent ces dernières années :

Orange, qui est et reste le cadre rêvé ; Nîmes, amphithéâtre déasffecté où se retrouve trop fréquemment, hélas, la houle brutale des foules ; Cauterets, qui situe des œuvres dramatiques en des décors réels. Doit-on l'avouer ? Cette année encore fut faite la preuve de l'impuissance des impresarii, des auteurs, des acteurs, du public à prendre contact avec d'incontestables succès, à communier avec le Triomphe !

ORANGE. — Il y aurait néanmoins quelque parti pris à nier la grandeur tragique de telle soirée d'Orange, où Jules César mourut sous le poignard libertaire de Brutus. Mais dans cette même soirée où l'on vécut de merveilleuses minutes, il y eut aussi des tristesses dont les principales furent un tripatouillage assez éhonté de Shakespeare et le sacrilège de commencer la deuxième partie d'*Œdipe-Roi* à minuit un quart.

Œdipe-Roi et notre admirable Mounet sacrifiés ! A Orange, dont ils firent la gloire naguère par l'accouplement génial de leurs beautés, et ce, par une maladresse dont le dernier des directeurs aurait seul pu se rendre coupable ! une erreur dans le programme mal minuté ! Certes, depuis deux jours, avec d'abord *les Troyens*, abominablement tronqués, avec, ensuite, la lanterne magique de *Mefistofele* et Miss Ida Fuller, nous avions été en quelque sorte entraînés à subir sans murmures des « remaniements » de chefs-d'œuvre et des rutilances de très mauvais goût, mais composer un tel spectacle : *Jules César*, *Œdipe-Roi* avec une partie de concert... ceci dépassa la robustesse de nos estomacs ! Que diable, on ne gave pas les gens avec du Shakespeare et du Sophocle, comme avec de la « dinde aux marrons » ou des « pâtés en pots ».

Cl. Guiraud.



Mmes Silvain et Maille. M. Labruyère, de dos. M. Gunsbourg. M. Paul Mounet.

On répète *Jules César*.

Donc, les 5, 6 et 7 août, le Cycle Gunsbourg, patronné par Mme la comtesse Greffulhe, convia les foules à l'audition de quatre chefs-d'œuvre : *Les Troyens*, de Berlioz, le *Mefistofele*, de Boïto, le *Jules César*, de Shakespeare, et l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle.

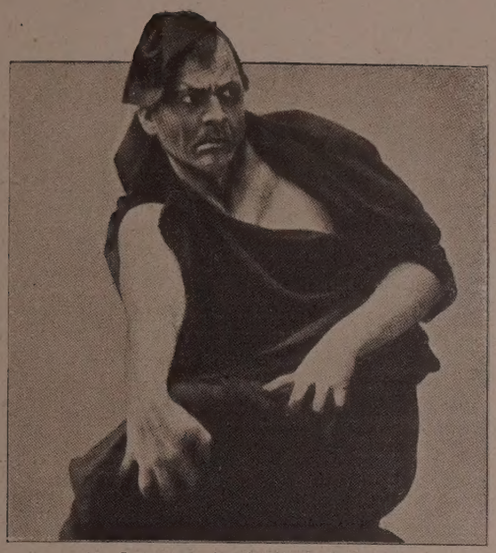
Samedi 5 août. — *Les Troyens* furent donnés d'abord, devant une salle où le mistral soufflait en rafales glacées. Des ministres, dont notre très sympathique Surintendant des Beaux-Arts, M. Dujardin-Beaumetz, rehaussèrent — pour employer la formule consacrée — par leur bienveillante présence, l'éclat de cette fête d'art.

L'ambassadeur du Japon, M. Motono, en personne, grelotta pendant deux actes au premier rang de la tribune officielle et toutes ces illustrations nous valurent, en début de soirée, une *Marseillaise* assez molle de la part de l'orchestre Colonne ! Après quoi commença ce que tel critique de grand quotidien appela « la première exécution intégrale du chef-d'œuvre de Berlioz ! » O ironie de notre langue et délicieux euphémisme, c'est « exécution capitale » que voulait dire sans doute le critique susnommé ! Car, à côté de véritables tours de force accomplis par le prestigieux magicien qu'est Raoul Gunsbourg, à côté de merveilles de mise en scène et de distribution, les quelques milliers de dilettantes, assis sur les gradins d'Orange, eurent la douleur de n'assister qu'à la moitié, pour ainsi dire, de la représentation des *Troyens !*

Et il y a un responsable dans tout ceci ! Qui de vous deux, ô Colonne, ô Gunsbourg, souffrit ou exigea pour le bien du spectacle (?) tant de coupures sacrilèges ou de transpositions coupables ? Admettons par suite du fâcheux enrouement de Rousselière — mistral, voilà bien de tes coups ! — telle suppression brutale du troisième acte, mais la Marche troyenne ? pourquoi l'avoir déplacée ? Mais la Mort de Didon, pourquoi en avoir élagué soigneusement l'horreur tragique ? Pourquoi ces *soixante pages* coupées dans la partition du maître ?

Cl. Guiraud.

Une répétition de *Mefistofele*. — Mme Lina Cavalieri attend son entrée.



M. Chaliapine, dans le rôle de Mefistofele.

Et notre regret s'augmenta par la perfection même de l'exécution ! Litvinne, Rousselière, Plamondon, pour ne citer que les admirables parmi les meilleurs, et Colonne et son merveilleux orchestre, et ce qui jamais ne s'était vu à Orange, ce qui se retrouva d'ailleurs pendant les trois soirées : des masses chorales artistes évoluant et chantant à miracle !

Pourquoi, avec un si rare concours d'éléments de triomphe, pourquoi n'être pas allé jusqu'au bout de ses moyens d'action ? Pourquoi, nous ayant donné beaucoup, nous avoir laissé la certitude qu'il eut été possible de nous donner davantage...

En vérité, l'impression que le public ressentit en sortant de cette représentation, malgré tout remarquable, fut une sorte de gêne résultant du déséquilibre créé par la plénitude de notre satisfaction artistique côtoyant notre réelle déception.

Dimanche 6 août. — Si les *Troyens* connurent la tristesse des coupures imprudentes et impudentes, le *Mefistofele*, de Boïto, connut lui la gloire de l'exécution intégrale ! Peut-être même la connut-il trop...

Cl. Guiraud.

M. Jeffrey, M. Marc Girard, M. Ph. Garnier, sur la scène, avant *Jules César*.

Oratorio, et seulement oratorio, *Mefistofele* eut gagné, sans doute, à ne pas être entouré d'un tel déploiement de mise en scène. Il est des œuvres que le plein air débilite un peu et l'œuvre de Boïto est du nombre.

Il est toujours aisé de critiquer, après la bataille, la tactique des combattants; en outre de l'absence totale du danger, le stratège en chambre n'a pas à compter avec l'imprévu. On serait donc mal venu de dire, après la tentative d'Orange : il eut fallu ceci ; on aurait dû faire cela.

... Mais !... eh oui ! il y a un mais !... après certaine expérience d'une mise à la scène de la *Damnation de Faust*, ne pouvait-on pas déduire un peu, et se dire qu'au pied du mur d'Orange, Miss Ida Fuller était un peu déplacée, que sur le mur d'Orange des projections lumineuses, si artistiques soient-elles, juraient un peu... Que Mme Cavalieri était trop statuette, Chaliapine trop colossal, Boïto trop italien, pour que le succès naisse, impétueux et enthousiaste, ainsi qu'aux soirs de naguère...

Eh oui ! nous entendons les raisons excellentes qu'on va nous fournir... création, grands artistes, œuvre intégrale ; à quoi nous répondrons avec le fin sourire des augures conversant entre eux : grand éditeur, monsieur Gunsbourg ! Riccordi for ever!

Mme Litvinne entre trois hommes d'État.
Un Vice-Président du Sénat. Le Surintendant des Beaux-Arts. Son chef de Cabinet, M. Chéron.

Clichés Guiraud.

Il serait néanmoins injuste de nier l'effort considérable fait pour satisfaire le public en cette soirée. Rien ne fut négligé pour séduire la grande majorité des spectateurs et le faste et l'ingéniosité déployés pour contenter tout le monde, valurent aux organisateurs la plus flatteuse des ovations à l'issue du spectacle. Qui applaudissait-on ? l'œuvre ? les interprètes ? le metteur en scène ? ou seulement la très gracieuse protectrice de cette grande tentative ? Il nous sembla que le public se tournait de préférence vers la tribune officielle où parmi des ministres, des préfets et des ambassadeurs, Mme la comtesse Greffulhe souriait comme à la réalisation d'un beau rêve.

Cette gratitude éclairée du public prouva sans doute que l'organisation de ce premier et nouveau cycle avait acquis droit de cité à Orange. *Mefistofele* fut en quelque sorte une représentation électorale !

Des interprètes, il faut citer Chaliapine et la Cavalieri, l'un prestigieux et superbe, admirable acteur dans ce cadre admirable, l'autre menue et frêle comme un Tanagra vivant, cantatrice experte et sûre dont la mièvrerie s'accommodait assez mal, il faut le dire, de la rudesse du décor.

Lundi 7 août. — Jules César — Œdipe-Roi. — Si la première et la deuxième soirée ne parvinrent pas à satisfaire entièrement les difficiles, ou mieux les spectateurs avertis, *Jules César* enthousiasma l'unanimité du public, encore qu'un peu trop mutilé par la même main qui cisailla la partition de Berlioz.

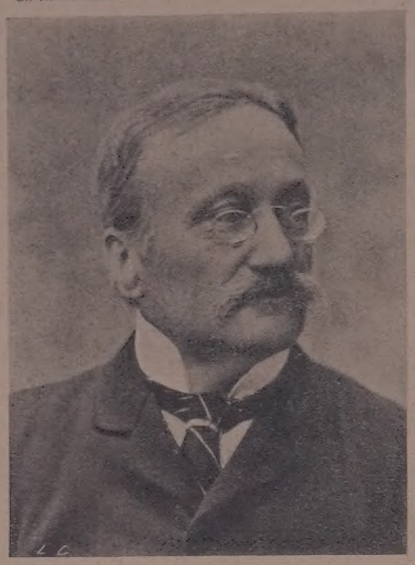
Il est donc juste de dire, dès l'abord, que nous aurons seulement chez Antoine, cet hiver, une intégrale audition de *Jules César*, mais les morceaux considérables qui nous furent représentés à Orange y trouvèrent une telle perfection de mise en scène, d'interprétation et de détails de toutes sortes qu'il serait injuste de nier la difficulté où l'on sera de faire mieux.

Car, en cette merveilleuse soirée, Orange fut Orange, avec un relief, une intensité de vie et d'enthousiasme, qu'on n'y rencontra jamais ! La colline sacrée, noire de la foule accourue, la tragédie shakespearienne exaltée par les plus merveilleux talents qui soient, une figuration géniale dont chaque sujet était une individualité artis-

Une répétition à Orange.

Entre le Théâtre et l'Église, ou comment M. Thomson, ministre de la Marine, assiste aux répétitions d'Orange, à côté d'un prêtre et de Mme Litvinne.

Cl. Ricci, Milan.



Arrigo Boïto, l'auteur de *Mefistofele*.

tique, tout contribua puissamment à remuer et acteurs et spectateurs jusque dans leurs fibres les plus secrètes. On communia, enfin, avec le chef-d'œuvre, et la frénésie des uns à l'acclamer s'étaya sur l'émotion créatrice des autres à l'interpréter ! Paul Mounet, Albert Lambert, Silvain, Philippe Garnier, Mmes Silvain, Maille, quel génie tragique, quelle horreur sacrée anima vos gestes et scanda vos paroles ! Et toi, foule tumultueuse et enfantine, aux subites fureurs, au joies spontanées, par quel prodige sut-on t'insuffler l'âme de la plèbe romaine ! Par quel miracle réussit-on à marier ainsi la tradition shakespearienne à nos sensibilités latines ? Grâces en soient rendues à l'instigateur de ces gestes, au grand metteur en scène qui justifia, au delà de toute expression laudative, la réputation à lui faite.

Si la place n'était mesurée, il eut fallu faire ici l'analyse stricte de *Jules César* et établir en parallèle l'effort de réalisation scénique ; au fur et à mesure les critiques auraient surgi, touchant telle ou telle autre suppression, mais d'autres l'ont fait déjà dont la compétence n'est pas contestable et le refaire après eux serait pure outrecuidance.

Il eut fallu, après la vibration profonde ressentie pendant *Jules César*, laisser au public le bénéfice de se recueillir... Nous avons dit par quelle erreur déplorable Mounet-Sully dût jouer, avec son ordinaire maîtrise, la deuxième partie d'*Œdipe-Roi*.

Cette faute de programme atténua un peu la ferveur du triomphe de cette journée dernière...

NIMES. — *Vénus et Adonis*, de Xavier Leroux, *Amica*, de Pietro Mascagni, furent interprétés à merveille dans les plus mauvaises conditions administratives qu'on puisse rêver !

L'année dernière la preuve avait été faite, magistralement, avec la *Sémiramis* de Péladan, de la véritable tendance des spectacles dans les Arènes. La foule aime la tragédie. Elle a aimé *Déjanire* à Béziers, *Œdipe-Roi*, *Antigone*, les *Phéniciennes*, à Orange, *Médée* à Cauterets, *Sémiramis* à Nîmes, *Jules César* hier ! Que pour le plaisir de ses yeux vous corsiez l'action dramatique de la pièce par quelque défilé ou cortège héroïque et rutilant, souligné de rythmes sonores, que vous sachiez contenter sa soif de rêve par quelque simple truc de pyrotechnie en une sorte d'apothéose d'horreur ou de joie, vous aurez comblé toutes ses aspirations et au delà même, puisque vous aurez créé en elle de nouvelles exigences de beauté.

Et le Syndicat d'initiative du Gard avait bien compris son public en montant *Œdipe-Roi* d'abord, *Sémiramis* ensuite. Le malheur voulut que le Comité directeur se lassat des critiques injustifiées d'un public difficile à satisfaire, et, cette année, une initiative privée voulut tenter l'aventure. On sait qu'elle faillit tourner au tragique.

Sans autres ressources que son énergie, sa jeunesse et ses espérances, un impresario mobilisa les quelque cinq cents personnes que nécessitait l'entreprise et accomplit ce miracle de donner, sans accrocs visibles, une très belle soirée d'art. Il ne nous appartient pas ici d'apprécier ce que fut la seconde représentation de *Vénus et Adonis* et d'*Amica ;* la première eut lieu, très belle, et si le public était accouru en nombre, comme le méritait un tel spectacle, les incidents pénibles de la seconde ne se seraient pas produits. Mais de ces incidents, nous n'avons cure, ici puisque seule la « première » est à critiquer.

Le maître Xavier Leroux était au pupitre pour conduire sa partition de *Vénus et Adonis*. Son autorité, sa science impeccable firent ce miracle de la mettre au point en quarante-huit heures avec les éléments disparates d'un orchestre de 120 musiciens

Le décor de « Vénus et Adonis » et d' « Amica », à Nîmes.

En scène, l'après-midi de la première. — MM. Xavier Leroux, Renaud, Nuibo, Ananian ; Mmes Héglon, Charlotte Wyns, Fossati.

Clichés Royer, Nîmes.

Une scène d'*Amica*. — IIe acte.

Charlotte Wyns. M. Renaud. M. Nuibo.

Mlle Charlotte Wyns, dans *Amica*.

recrutés en plusieurs villes du Midi. A vrai dire, sur un poème de Louis de Gramont, assez froid, assez académique, Xavier Leroux a écrit des pages colorées et savantes, d'une inspiration large et soutenue où il a témoigné d'une science de l'harmonie littéralement prodigieuse.

Ah! combien nous serons loin, tout à l'heure, avec le « Maëstro Mascagni », de cette robustesse élégante et puissante; combien, avec *Amica*, nous allons sombrer dans la fioriture et la romance! Eh! Dieu! parfois, quelle romance? presque « l'Étoile d'Amour », du tant regretté Paul Delmet...

Mme Héglon fut la merveilleuse et radieuse interprète de ce trop court chef-d'œuvre. Vénus sculpturale, la créatrice illustre de *Samson et Dalila* trouva des attitudes décisives à côté de Mlle Fossati, de la Scala de Milan, dont les moyens, un peu faibles pour un cadre aussi vaste, parurent trahir la bonne volonté.

L'histoire est brève à raconter de la mort d'Adonis, tué par un sanglier, et dont le corps fit naître une moisson de roses.

Amica... eh bien oui, *Amica* n'est pas d'une inspiration très élevée. Peut-être sur l'invention assez modeste de M. Paul Berel, le librettiste, Mascagni éprouva-t-il quelques difficultés à écrire un chef-d'œuvre, mais enfin, il faut l'avouer, ce drame lyrique témoigne de trop de facilité, nous allions écrire de banalité.

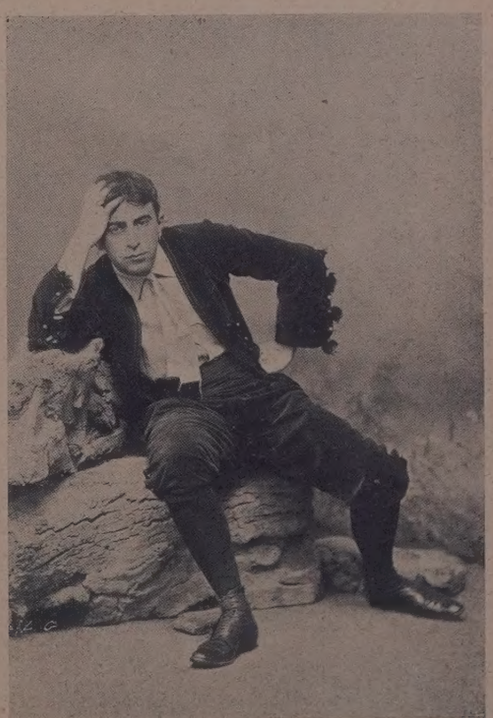
Maître Camoine, pour se débarrasser d'Amica, sa fille, et pour épouser sa servante, Maguelone, donne Amica en mariage à l'infirme Giorgio. Mais Amica aime secrètement Rinaldo, sorte de montagnard farouche, propre frère de Giorgio. Et le soir même des accordailles, elle s'enfuit avec Rinaldo.

Giorgio les a suivis. Désespoir des deux frères, départ de Rinaldo. Amica veut le suivre, mais elle tombe dans un torrent et meurt. Ainsi l'amitié des deux frères est délivrée de cet envoûtement d'amour. Et c'est tout.

Il y a sur ces deux épisodes une broderie musicale qui ne laisse pas d'être fort agréable; il y a des chœurs admirables qui montèrent très purs dans l'air sonore; il y eut surtout une interprétation hors de pair avec Renaud (Rinaldo) beau comédien, sobre et robuste, grand chanteur, à la voix pleine, sonore, large, et qui fut parfait.

Mme Charlotte Wyns (Amica) fut la digne partenaire de Renaud, elle apporta dans ce rôle ses qualités si belles d'expression, de voix et son impeccable science de cantatrice; à côté d'elle, M. Nuibo (Giorgio) eut les honneurs de la soirée; fraîche et solide voix de ténor léger, excellent musicien dont le jeu voudrait peut-être un peu plus de sobriété.

Camoine, ce fut M. Ananian, de l'Opéra de Monte-Carlo, belle voix, bon physique, mais comédien un peu insuffisant.



M. Ananian, Camoine, dans *Amica*.

Clichés Royer, Nîmes.

Mlle Fossati, de la Scala de Milan; Maguelonne, dans *Amica*.

CAUTERETS. — Depuis plusieurs années l'impresario Gustave Labruyère poursuit son œuvre des théâtres en plein air. Cauterets fut, jusqu'à ce jour, son terrain d'action préféré.

Cette année, en plus de l'*Arlésienne* et de *Phèdre*, le Théâtre de la Nature de Cauterets a donné *Derceto, reine de Tyr*, de Jacques Richepin et l'*Électre*, de M. Poizat, qui connut cet hiver, rue Blanche, les feux éphémères de la rampe du Nouveau-Théâtre.

Mmes Segond-Weber, Laparcerie, Silvain, Maud-Amy, j'en passe et non des moindres, MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Lambert fils, Silvain, Fenoux, Dorival et *tutti quanti*, valurent des journées triomphantes au Théâtre de la Nature et à son impresario.

Une scène de la *Reine de Tyr*, sur le Théâtre de la Nature, à Cauterets.

La *Revue Théâtrale* est heureuse de l'occasion qui lui est offerte, avec son numéro des spectacles en plein air, de rendre hommage à cet effort artistique. Orange, Nîmes, Cauterets, n'est-ce pas là un record établi par M. Labruyère qui fait de « belles choses », suivant l'expression du maître Paul Meurice au sujet des récents spectacles de Cauterets.

Un très aimable et très haut fonctionnaire de l'administration des Beaux-Arts, déplorait tout récemment la tendance actuelle à répéter ces manifestations de théâtre en plein air.

Il trouvait deux petites raisons à son mécontentement. La première était celle-ci :

Chaque « plein air » qui se crée — et leur nombre a doublé depuis un an — veut être inauguré par le ministre compétent. Banquet, discours, palmes et poireaux ; il en résulte une sorte de tendance électorale dans une tentative où la politique ne devrait rien avoir à faire.

Mme Silvain, M. Silvain, M. Labruyère, M. A. Poizat, en répétition.

La deuxième était que chacune de ces entreprises sollicite une subvention du budget des Beaux-Arts, et que cette demande ne va pas sans une réelle pression de tous les corps élus du département intéressé. Les fonds sont assez bas, on ne veut mécontenter personne, on donne à beaucoup, mais des sommes trop minimes, qui frisent presque le ridicule.

Qu'arrivera-t-il ? Par la faute de la multiplicité des demandes, toutes les subventions seront supprimées avant peu, et telles grosses entreprises encouragées depuis leur fondation y perdront un légitime encouragement.

Mais il y a l'autre danger. Le noyau de spectateurs des théâtres de plein air est restreint. La grande majorité des Parisiens qui se déplacent, appartient au monde privilégié des répétitions générales et ne paie pas sa place. Ils n'ajoutent rien à la recette, et la recette, pour l'impresario, est le vrai critérium du succès. Or, si toutes les villes de province ont leur théâtre en plein air, les habitants attendront chez eux leur tour de spectacle... et ce, au détriment des succès escomptés.

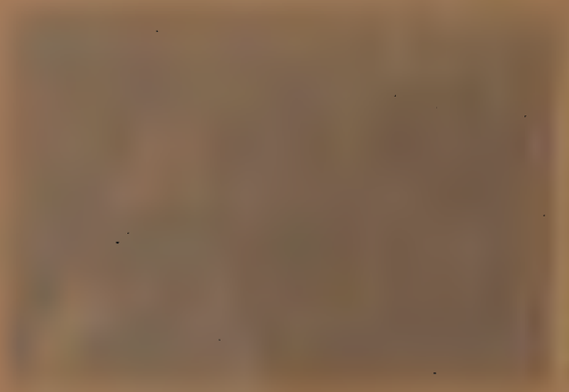
Cl. Messy.

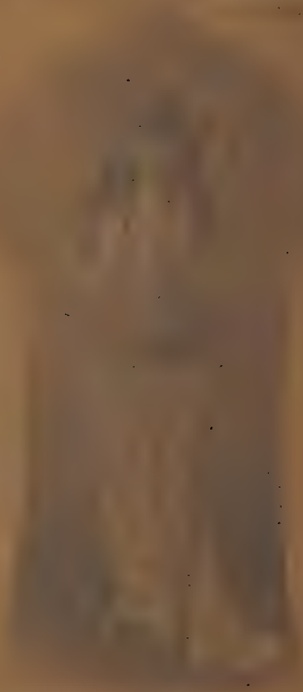
Mlle Maud Amy
dans la *Reine de Tyr*, représentée à Cauterets.

A Nîmes, pour *Vénus* et *Amica*, nous étions quatre mille spectateurs dans une « salle » où quinze mille personnes s'écrasaient l'année précédente pour *Sémiramis*.

Edmond GUIRAUD.

Vue d'ensemble du Théâtre de la Nature, à Cauterets.





Sur le champ de bataille de Hastings, à l'abbaye fondée par Guillaume-le-Conquérant, et pour commémorer sa victoire, le « Souvenir Normand », devant les châtelaines normandes de Sussex, fait sceller un marbre de paix entre Normands et Saxons, et jouer, pour la première fois, *Herlève de Normandye*.

Cl. Stebbing.

HERLÈVE DE NORMANDYE

Légende héroïque lyrique. Histoire populaire de la mère de Vuillaume Conquéreur, tirée des chroniques, en 9 tableaux de proses et poésies avec chants et musiques anciens

par JEHAN SOUDAN DE PIERREFITTE

Cl. Sydney Shaw.

M. JEHAN SOUDAN DE PIERREFITTE,
l'initiateur du « Souvenir Normand ».

Au début de l'été, alors qu'on annonçait ici, avec assez d'indifférence, la représentation d'une *Herlève*, sorte de légende locale qui devait se donner à Caen, à Falaise, quelque part en Normandie, je réussissais à trouver l'auteur de cet ouvrage, que des initiés assuraient original à l'extrême. Je parvenais à joindre M. Jehan Soudan de Pierrefitte, durant un de ses déplacements à Paris ; entre deux trains, il venait surveiller ses acteurs chambrés dans un vague Alcazar, au rez-de-chaussée d'une maison de la Villette. A cet Alcazar, Jehan Soudan arrivait l'estomac vide. Dans un coin, en hâte, on lui servit une mince nourriture.

A l'invitation qu'il m'en faisait, je mettais l'auteur d'*Herlève* sur le chapitre de sa pièce. Et alors, durant deux heures, tandis qu'au lieu de déjeuner, Jehan Soudan retournait incessamment sa côtelette froide ou hachait menu sa salade, j'eus, dans un bouge plutôt vulgaire, la singulière impression de voir, de *sentir* un homme désintéressé vivre le songe étonnamment large de sa pensée, dans une causerie toute fournie de documents, sous un émail léger d'humour et d'esprit fins.

Jehan Soudan disait son rêve : le *Souvenir Normand*, que nous ignorons, et dont le développement devient extraordinaire ; une œuvre qui groupe solidement, au fur et à mesure que va son action, les Normands de chez nous, d'Albion, d'Amérique et d'ailleurs. Car les Normands n'ont pas seulement conquis l'Angleterre, mais beaucoup du Monde. En même temps que Rollon, fuyant les âpres frimas du Septentrion, fut-ce pas Rurick qui forma l'ébauche de la Russie première ? Qui découvrit réellement l'Amérique avant Colomb, sinon Eric ? Et partout, en Sicile, en Orient, ne subsiste-t-il pas les traces fortement gravées des hardis migrateurs scandinaves ?...

Le *Souvenir Normand* est une vaste croisade pacifique — c'est-à-dire utile. — En un temps, nos gouvernants la crurent pacifiste — c'est-à-dire vaine. — On songea à lui procurer l'officialité avec M. d'Estournelles de Constant. L'on eut quelque peine à éviter tant d'honneur...

Le *Souvenir Normand*, sous l'inspiration ingénieusement éclairée de Jehan Soudan, a pris pour partie de sa tâche de remémorer, par le théâtre populaire, les fastes glorieux et les belles légendes des pays d'Ouest, sur les lieux mêmes où ils naquirent. C'est ainsi que, par Jehan Soudan et le marquis de la Rochetulon, fut organisée à Corneville, une séance, demeurée fameuse, des célèbres *Cloches*. Ce n'était qu'un début. *Herlève* résuma l'histoire du temps le plus héroïque de Normandye, et sa première représentation se donna sur le champ où Guillaume gagna la couronne des rois saxons. Son succès fut magnifique. Là, les Normands d'Angleterre et ceux de France se jurèrent amitié grande, et de cette entente cordiale — avant M. Delcassé — le lord-maire d'Hastings donna le plus précieux gage, quand il assista, en superbe appareil, au scellement d'une plaque commémorative sur le panneau du marché de Rouen, qui marque la place du bûcher de Jeanne d'Arc.

.....Mais la répétition d'*Herlève*, énergiquement réclamée par son aimable impresario, M. Cordier,

DIVES. — Petites Normandes en costume, entourant le MARQUIS DE LA ROCHETULON,
PRÉSIDENT du « Souvenir Normand ».

RUINES DE L'ABBAYE DE GRESTAIN, aux portes de Honfleur,
fondée par Herlève et Herlevin de Conteville et où ils sont enterrés.

LA MAISON ABBATIALE ET L'ETANG.
L'étang est formé par la source Saint-Méen, qui avait été désignée par un songe à Herlevin

La Fontaine d'Arlette, au pied du château de Falaise.

m'empêcha de connaître le détail de l'œuvre de Jehan Soudan. Pour me renseigner mieux, je dus aller relancer l'auteur, au repos sous ses pommiers...

Le « Clos de la Bataille » aux portes de Honfleur; sous les ormes séculaires d'une avenue Louis XV, une moderne gentilhommière. Contre les terrasses des jardins, les pommiers dévalent vers le panorama du vieux port, bordant l'estuaire de la Basse-Seine.

Cl. Camille Jeanne

M. Lecouturier, propriétaire de la fontaine. Miss E. Willia. M. Iver M. le Marquis de La Rochetulon. M. Jehan Soudan. M. Willia.

Pèlerinage du « Souvenir Normand », le 10 août, à la Fontaine d'Arlette, à Falaise.

J'arrive interviewer l'enthousiaste auteur d'*Herlève*. Jehan Soudan de Pierrefitte se délasse ici de ses aventures de *globe trotter*. Dans l'herbe verte, il oublie le mystère des villes saintes de l'Islam, et les tueries anglaises du Soudan Madhiste, et la pompe judéo-chrétienne de la cour du Négous; en la douceur de la maison de famille, il oublie le charme des wigwams peaux-rouges sur les immenses lacs canadiens, la torpeur voluptueuse des harems du Haut-Nil, du Caire ou de ceux des Mormons du Lac-Salé. Il oublie surtout les chroniques à coup d'épée du Boulevard d'autrefois et la fragilité des gloires de Paris, dont il ne garde que des portraits d'amis : Paul Adam, Barbey d'Aurevilly, Arsène Houssaye. Parmi des pastels d'aïeules, le sourire gracieux d'une blonde fillette, Eva-Edithe, et celui de sa non moins joliment blonde maman.

— Vous êtes né en ce pays? — Sur la Rive Gauche, rue de Varennes..... A Soudan, près Châteaubriant, dès l'an 800, nous comptions pour des « anciens » du sol breton. Mais mon père, retour d'exil, après le coup d'Etat de Napoléon III, découvrit le frais Honfleur. J'y suis revenu. Je me trouve Normand par mes tombes, par les berceaux de ma petite Eva-Edithe et de sa mère.

— Et par Herlève? — Justement, nous allons pèleriner à l'abbaye de Grestain, l'abbaye d'Herlève... Je vous présenterai. Venez? — J'y vais!...

Nous longeons les prés salants vers Grestain. Ici, remontèrent la Seine les barques des Vikings avec Rollon et Hastings.

L'abbaye n'est plus qu'un petit enclos de ruines, rangées en ferme. Un pilier s'érige sur l'herbe de la cour, seule marque de la nef de l'église disparue. Elle fut bâtie vers 1046, après guérison à la source de Saint-Méen du comte Herlevin de Conteville, devenu l'époux d'Herlève, à la mort du duc Robert. Et la source s'offre toujours, claire et miraculeuse, après huit cents ans, aux pieux pèlerins.

Contre le pilier roman, au chapiteau orné de naïves sculptures du XI[e] siècle, une dalle brisée, encore gravée d'une croix, passe pour la pierre tombale d'Herlève, inhumée là avec Herlevin de Conteville et aussi leur fils Odon, évêque de Bayeux, premier abbé, et le comte de Mortain, qui, tous trois, besognèrent en barons à Hastings.

Après la première représentation d'*Herlève*, en plein air, à Dives, le port où s'embarqua Guillaume pour l'Angleterre, le *Souvenir Normand* ne peut manquer de reprendre la pièce aux ruines de Grestain, où *Elle* repose, comme aux ruines du Château de Falaise où Elle aima et fut mère du Conquérant. Cela sera l'an prochain.

N'est-ce pas à Grestain que fut révélée à l'auteur la belle héroïne des épopées, Herlève, la douceur et la tendresse normandes, aux siècles de la violence moyenâgeuse, Herlève, type idéal de l'amoureuse, de la femme, de la mère; à la fois Ophélie et « Mireille du Nord », « Herlève, dame des Normands » comme dit l'auteur en son prologue poétique.

— Mais, où prîtes-vous les récits de la vie d'Herlève?

— Où? Dans les chroniqueurs classiques des « Documents pour servir à l'Histoire de France » tout simplement. A qui veut bien chercher, les « chroniques » offrent encore maints détails nouveaux et curieux. Mais qui donc lit les chroniques? Tenez, ce joli nom d'Herlève, il est inconnu de Larousse. Cette ignorance encyclopédique, quasi officielle, en 17 volumes, avec suppléments, ne connaît rien d'Arlette, la fille du pelletier de Falaise. Arlette, c'est Herlève. *Herleva*, dit le latin des moines. *Her* noble; *lève* amour, traduit mot à mot, du vieux scandinave, le docte Augustin Thierry. Mais les pions de la routine historique continuent d'enseigner aux Français et aux Normands de chez nous à dire Arlette, avec les historiens d'outre-Manche — et cela fait injure à la mère du Bâtard.

— Et cette chronique, qui confère naissance royale à Herlève-Arlette?

— C'est la chronique saxonne d'Ailred, dans l'*Anglia sacra*. Elle est tout au long citée dans Thierry — mais lue de personne : « La mère d'Herlève fut Deïxa, fille aînée du roi saxon Edmond-Côte de Fer, prin-

Mme Martineau. Lady Vernon. Mlle Eaton, Cesse d'Yanville Sa Dignité C. Eaton, Jehan mayoress d'Hastings. Mlle d'Yanville. mayor de Hastings. Soudan

A DIVES. — Cérémonie d'inauguration du marbre posé rue d'Hastings, présidée par le maire d'Hastings, le 9 août.

M. Paulmier. M. Soudan de Pierrefitte. Mme Paulmier. Sir W. Vernon, Grand bailli de Jersey.

Au château de Falaise. — La fenêtre historique d'Herlève; à gauche se trouve la chambre où naquit le Conquérant.

cesse héritière d'Anglie. Ses frères la chassèrent de l'île paternelle, parce qu'elle aimait un pelletier normand de la cour, Herbert de Verpré. Les amants se réfugièrent à Falaise où leur naquit Herlève et, après elle, Aloïse puis Alix ».

Origine tenue en oubli volontaire par les Saxons qui déplorent, encore aujourd'hui, la défaite d'Harold. Origine du droit de Vuillaume sur le trône d'Angleterre. Droit d'ailleurs reconnu par Edouard le Saint, qui fit de celui-ci son héritier, reconnu par Harold qui prêta serment au Bâtard, reconnu par le pape Alexandre qui requit Vuillaume d'occuper le trône de son héritage...

— Et comment si beau roman de l'histoire resta-t-il négligé?

— Et comment personne encore n'a-t-il mis au théâtre Herlève-Arlette? Aux rondels des trouvères et des jongleurs abondent cependant les traits charmants de l'idylle moyen-âgeuse : duo d'amour à la fontaine sous le château ducal ; naïfs débats des « accords » avec le moine ermite Egbert, oncle d'Herlève ; songe célèbre où elle s'éveille aux bras de Robert et décrit ce pommier de rêve « issant de son cœur », couvrant Normandye, Anglie, tout le monde... Prophétie annonçant la naissance de Vuillaume, qui vengera Deïxa. *Vuillaume de qui les descendants, rois normands, venus d'Herlève, sont en 1905, sur presque tous les trônes d'Europe* à la fois, pour le triomphe des ententes pacifiques entre Normands.

La Halle de Bois au Marché de Dives,
Monument de l'art populaire normand du XI[e] siècle, où a été représentée *Herlève de Normandye*.

Une scène d'*Herlève de Normandye*.
La rencontre de l'héroïne et du duc Robert.

— N'est-elle pas séduisante, mon Herlève? s'écrie l'auteur. Ne valait-elle pas mes recherches, mes études, mes voyages et ma dévotion? Avec ferveur, j'ai enchâssé dans mes neuf tableaux de théâtre les mosaïques retrouvées de la merveilleuse légende, y intercalant chants, coutumes, parlers, musiques des temps lointains, restitués strophe à strophe, scène à scène, refrain à refrain.

...Sous la halle pittoresque du marché de Dives, devant la magnifique chambrée des châtelaines normandes et « cousins » venus de Hastings, de Jersey, du Canada, devant les belles parisiennes des plages proches, *Herlève de Normandye* développe, lentement, ses scènes pittoresques, un peu comme jadis se déroulèrent, sous l'aiguille diligente de la reine Mahaut, les compositions magnifiques de la tapisserie de Bayeux, décrites au 8[e] tableau de la pièce, pour le récit de la bataille.

Le bel effet d'art de l'œuvre est soutenu par la grâce de M[lle] Claude Ritter ; ses nobles attitudes, sa diction charmeuse très habituée au plein air — où elle triomphe couramment — nous offrent une Herlève vivante : l'amoureuse d'abord, puis la mère illustre et tragique appelée à fermer les yeux de Vuillaume dans la scène du dénouement d'histoire. Derrière nous, la baronne de Bourgoing applaudissait et la charmante et bienveillante « petite doyenne », M[lle] Reichemberg, répétait : « Mais c'est ravissant ! » Et l'auteur paraissait particulièrement ravi de ce bravo à la pièce, à l'héroïne, aux artistes : M[lle] Meuris, la duchesse Mahaut ; Taillefer-le-Trouvère, M. Léonin ; le petit Vuillaume, M[lle] Suraud ; le fol Golet, M. Souchet, et ce bon chanteur du *Pèlerin*, du *Diex Aïe*, du *Bon Père*, M. Jousseaume.

Une scène d'*Herlève de Normandye*, d'après *Black and White*.

Taillefer. — Recevez, dame, le couple des oyseaux blancs, symbole de fidèle amitié qui est de coutume aux accords nobles de Normandye...
Herlève. — Oh ! les doux oyselets ! que je les vais chérir !

... A présent, on va donner *Herlève* à Paris, annonce Jehan Soudan. Nous porterons ensuite l'œuvre du théâtre populaire normand, née du terroir, d'abord dans d'autres fêtes prochaines de notre contrée, puis sur les théâtres de plein air du Midi, pour l'entente amicale entre les Normands et les Félibres. Nous irons à Béziers et à Orange. Ce sera la visite des Trouvères-Jongleurs aux Troubadours-Cigaliers, l'abord inattendu des Gars du pays de Taillefer et des Cadets de Gascogne, du pays de Cyrano, l'entente des buveurs de cidre blond et des buveurs de rouge vin...

Plus tard, nous pourrons remonter tout au Nord, au berceau des Vikings, et représenter *Herlève de Normandye* sur la terrasse d'Hamlet, à Elseneur, en hommage aux princesses du sang de Rollon et d'Herlève, aux Ophélies de la race, qui refont la conquête du monde, par la Grâce et par la Beauté, poursuivant le beau rêve d'Arlette, leur aïeule, vers la « Paix des Normands. »

Édouard GAUTHIER.

Cl. Soc. Artistique.

M. Alex Cordier,
du « Souvenir Normand ».

Cl. Reutlinger.

M[lle] Claude Ritter (Herlève de Normandye)

Cl. Lavine.

M[lle] Meuris (la duchesse Mahaut).

Les Auteurs

M. René Morax, Auteur du poème.

M. Jean Morax, Dessinateur des costumes et des cortèges.

M. Gustave Doret, Compositeur et directeur de la musique.

La Fête des Vignerons de Vevey

Ce n'est ici ni d'un « Théâtre de Verdure », ni d'un « Théâtre de la Nature », ni d'un « Théâtre Antique » qu'il s'agit. La Fête des Vignerons de Vevey ne ressemble en rien aux représentations données, cet été, sur nos scènes françaises installées en plein air. Et pourtant elle touche à l'art dramatique, grâce à certaines particularités qui la caractérisent, tellement que plusieurs fois nos meilleurs critiques, après y avoir assisté, ont cru de leur devoir d'en parler longuement. Qu'est-ce donc que cette Fête des Vignerons de Vevey ?

Vevey est un gros bourg, voisin de Genève, sur le lac Léman, en Suisse. Il est célèbre par ses vignes et surtout par les excellents cigares qu'il fabrique, cigares très minces, très longs, traversés d'un chalumeau de paille, et d'une douceur exquise. Quant à sa Fête des Vignerons, M. Arnold Bonard, de Lausanne, dans une remarquable notice où nous avons largement puisé pour mener à bien cet article, écrit textuellement :

« C'est une manifestation originale et caractéristique du génie du lieu, née « du sol même où elle se célèbre ; c'est la synthèse et la glorification artistique du « travail agricole et plus spécialement de la culture de la vigne. Comme l'a dit « Juste Olivier : C'est notre renom, notre création propre, notre chef-d'œuvre « national. Elle est l'image du Pays de Vaud, des travaux de ses enfants et de « leurs joies ». De simple « parade » ou « cortège » d'une confrérie (corporation) « de vignerons qu'elle était à l'origine, elle a grandi peu à peu jusqu'à devenir « l'émouvant spectacle qu'elle est aujourd'hui, unique en son genre, en profonde « harmonie avec le sol qui lui prête la magnificence de son décor, fruit d'efforts « persévérants, de beaucoup de rêves. » (Edouard Rod).

« La première « parade » dont il soit fait mention dans les archives, poursuit M. Arnold Bonard, est celle du 24 juin « 1648. Plus tard, la parade est suivie d'un repas sous les arbres ; puis on imagine de célébrer les travaux champêtres de l'année « par des chants, des danses, des symboles. Dès 1706, on y admet des membres étrangers à l'agriculture et à la culture de la « vigne. L'honneur de porter le drapeau se met aux enchères et se paie à prix d'argent. On introduit des porteurs d'attributs « ou marmousets, puis des chanteurs ; Bacchus, puis Cérès, puis Palès (1797) y font leur apparition. Le nombre des musiciens « s'accroît. On admet des femmes dans le cortège. La fête s'embellit, se complique. On alloue des primes aux vignerons les « plus méritants. Le XIXe siècle vit cinq fêtes : celles de 1819 (5 et 6 août), 1833 (8 et 9 août), 1851 (7, 8 et 9 août), 1865 (26, « 27 et 28 juillet), et 1889 (5, 6, 8, 9 et 10 août) ».

De ces différentes fêtes, des souvenirs sont restés. Dans une chronique récente et très documentée qu'il a donnée au *Journal*, M. Lucien Descaves dit qu'en 1819 la « confrérie » ou « abbaye » des vignerons de Vevey dépensa pour sa fête la somme de seize mille francs. Celle qui vient d'avoir lieu en a coûté plus de trois cent mille ! Le si intéressant album-souvenir de cette dernière, où se trouve tout au long le complet et beau travail de M. Arnold Bonard, contient d'attachantes illustrations rétrospectives : l'Arche de Noé, le trône de Palès, déesse du Printemps, celui de Cérès, déesse de l'Eté, de la fête de 1833, ainsi que la vue d'ensemble de la place où se donna cette même fête, dont M. Lucien Descaves possède le rarissime livret, en même temps que celui de 1819. En 1833, la fête coûta vingt-sept mille francs. On avait construit deux estrades pouvant contenir ensemble 4000 personnes.

Pour la fête de 1865, on a un compte rendu étincelant de Théophile Gautier, paru en feuilleton dans le *Moniteur Universel*, où le grand descriptif constate que plus de dix mille spectateurs garnissaient trois vastes estrades et que des milliers d'autres étaient juchés sur les toits des maisons, au passage du cortège précédé d'anciens Suisses en costume rayé rouge et blanc, coiffés de la toque à créneaux. Malheureusement cette fête fut contrariée par la pluie, qui trempa bêtes et gens jusqu'aux os.

La fête de 1905, la première du XXe siècle, fut décidée en 1903 par la Confrérie. Le 10 octobre 1904, les six représentations en étaient fixées définitivement aux 4 et 5, 7 et 8, 10 et 11 août 1905. M. René Morax, à Morges, l'auteur de *la Nuit des Quatre-Temps*, de *la Bûche de Noël*, de *la Dîme*, de *Claude de Siviriez*, fut chargé d'en composer le poème ; son frère, M. Jean Morax, peintre, d'en dessiner les costumes ; M. Gustave Doret, le compositeur du *Peuple Vaudois* et des *Armaillis*, d'en écrire la musique. « Rarement collaboration fut plus facile, plus intime, plus unie, et partant, plus féconde, » comme l'a dit si bien M. Arnold Bonard.

Et, au jour dit, l'on vit se dérouler le cortège de la fête, comprenant cinq divisions : une troupe d'honneur et les quatre troupes des saisons. D'abord la troupe d'honneur, avec un uniforme superbe : habits à culottes gros bleu à parements jaunes. Là se trouvaient le Hoqueton, l'Abbé-Président de la Confrérie

Vue générale des estrades, le 4 aout 1905, à 7 heures du matin (premier jour).

(M. Émile Gaudard, conseiller national), le Connétable, le Secrétaire des Conseils, les autres Membres du Conseil avec le Drapeau de la Confrérie, les douze Rière-Conseillers, puis les membres de la Vénérable Confrérie et les vignerons primés par elle. Suivait le corps des Suisses, sous les ordres de M. le lieutenant-colonel d'infanterie Charles-Edouard de Meuron, à Lausanne, ayant pour second M. le capitaine-instructeur Arthur Foujallaz, de Lausanne également. Le drapeau était porté par M. le lieutenant Arnold Cérésole, de Saint-Ligier, et vingt-deux bannerets portaient les bannières cantonales. Rien de splendide comme ces deux compagnies de Suisses, de cent hommes chacune, ceux de la compagnie de Vevey armés de la longue pique de Morat ; ceux de la compagnie Lavaux armés de l'antique hallebarde. M Jean Morax leur avait composé un magnifique costume rouge vif à crevés de cuir, chapeau à créneaux orné d'une plume blanche pour les soldats, rouge pour les officiers en cuirasse, avec le commandant et son second montant de robustes palefrois.

Puis venaient successivement la troupe de l'Hiver ou de la Noce, celle du Printemps ou de Palès, celle de l'Eté ou de Cérès, celle de l'Automne ou de Bacchus.

Cortège varié, pittoresque à l'extrême. Mais ce fut mieux encore, lorsque tous ces groupes évoluèrent successivement sur le vaste plancher du théâtre de la fête, en avant du large portique architectural élevé en manière de fond de scène et dominé par les toitures capricieuses de la ville — sous les yeux des vingt-cinq à trente mille spectateurs répartis entre les trois immenses estrades encadrant le lieu de la fête — avec pour plafond l'azur du ciel infini. Ce furent des tableaux d'un charme indicible, déroulant aux yeux l'éternel et multiple poème de la Nature, où les chants et les danses prenaient l'importance de rites sacrés.

Le Cortège. — Le char de Palès (Mlle Hermance Taverney).

Le notaire Currat
chanteur du *Ranz des vaches*.

Le Cortège. — Groupe de la Noce. Au premier plan : les ménétriers et le notaire.

La noce de l'Hiver commença, avec ses bûcherons, ses chasseurs, ses forgerons, ses pêcheurs, ses fileuses, ses traîneaux, ses herses, ses charrues, ses bêcheurs et semeurs, et, précédé des ménétriers, le cortège des jeunes époux, le marié en Argovien, habit blanc doublé de rouge et gilet rouge ; la mariée en Vaudoise, toute blanche sous le grand chapeau de paille et la coiffe de dentelle. Autour, les amis, filles et garçons, en costumes des vingt-deux cantons, reconstitués fidèlement d'après les documents des musées de Berne et de Zurich. Suivirent les groupes du Printemps et de Palès, avec, sur son char, la charmante déesse, Mlle Hermance Taverney, de Vevey, qu'accompagnaient soixante enfants du Printemps, quarante danseuses, quatre-vingt-dix bergers et bergères, avec moutons,

M. Émile Gaudard,
Abbé-Président de la Confrérie des Vignerons de Vevey.

Le Cortège. — Le corps des Suisses. — En tête, le commandant, M. le lieutenant-colonel

La Représentation. — Ballet des enfants du Printemps. — M. Gustave Doret, en costume XVIII^e siècle, conduit l'orchestre.

chèvres et chiens, et quatre bovairons menant les quatre beaux bœufs blancs du char. Joignez les jardiniers, les faucheurs, les faneuses, chevriers, moutonniers, tous portant les plus pimpants, les plus frais costumes Watteau. Puis ce fut la division de l'Eté ou de Cérès, comprenant trois groupes : celui de Cérès (M^lle Albertine Lædermann, de Vevey), drapée de rouge et diadémée d'or sur son char traîné par quatre grands bœufs roux; celui de la Moisson, soixante moissonneurs et moissonneuses, glaneuses, vanneurs, batteurs, meuniers et meunières; celui de la Montagne, armaillis, bovairons, amodieurs, Bettys des chalets, lutteurs, jodleurs. Enfin arriva la troupe de l'Automne ou de Bacchus (M. Albert Bovard, de Vevey) avec canéphores, faunes, bacchantes, satyres, et quarante jeunes filles dansant le ballet des Feuilles Mortes, puis le groupe de la Vendange, vignerons, effeuilleuses, vendangeurs, tonneliers, rémouleurs, porteurs de houx, porteurs de grappes, y compris la grappe de Chanaan...

La Représentation. — Groupe de vignerons dansant la *Coquille*

L'entrée de la Noce, le ballet des Faucheurs et Faneuses, l'Invocation de la Prêtresse de Cérès (M^lle Wetti-Herzog), le Ranz des Vaches *(Les Armaillis dei Colombettes, De gran matin se san leva, Liauba por aria)*, chanté à pleine voix par M. Currat, le célèbre notaire-ténor de Bulle, l'Invocation du Grand-Prêtre de Bacchus (M. Ch. Troyon), le ballet des Canéphores et des Feuilles Mortes, la Bacchanale et la danse de la Coquille par les Vignerons furent les points culminants du vaste poème mis en action avec talent par M. René Morax, poète de haute valeur. Mais l'enchantement fut porté à son comble lorsqu'à la fin tous les groupes se réunirent pour chanter l'Hymne suprême, formant un ensemble de quinze cents voix humaines accompagnées par trois cent quatre-vingts instrumentistes, sous la conduite de M. Gustave Doret, le compositeur.

La Représentation. — L'Hymne final, chanté par 1500 figurants, avec accompagnement de 380 musiciens.

Ce moment fut, en même temps que la joie des oreilles, le ravissement des yeux, qui ne pouvaient se lasser d'admirer la merveilleuse harmonie des costumes incomparables de M. Jean Morax, où se fondaient les nuances grises, brunes, bleu passé de l'hiver; les roses, les bleus tendres, les jaunes clairs du printemps; les rouges, les jaunes vifs, les jaunes paille de l'été, les ors, les grenats, les violets, les oranges de l'automne, formant l'ensemble le plus chatoyant, le plus somptueux où se soit jamais jouée l'éclatante lumière du soleil.

Théodore MASSIAC.

LE THÉATRE DU PRINCE-RÉGENT. — La Façade.

La Saison estivale en Bavière

La saison dramatique estivale de Munich est un des phénomènes les plus sympathiques de notre existence contemporaine, si plate et si monotone, une des manifestations les plus curieuses du génie dramatique moderne, en général et en particulier, des immenses progrès accomplis au pays de Wagner, de Kant, de Schiller et de tant d'autres génies par cet art admirable du Théâtre, la synthèse vivante de tous les arts, de toutes les formes d'ardeur créatrice et d'émotion esthétique. D'ailleurs, même au point de vue de l'actualité, les toutes récentes et sensationnelles représentations wagnériennes en Bavière méritent qu'une revue comme la nôtre leur consacre une étude spéciale et quelque peu détaillée, car Munich est en train de rivaliser tout simplement avec Bayreuth, le sanctuaire jusqu'ici exclusif et jaloux de l'art wagnérien.

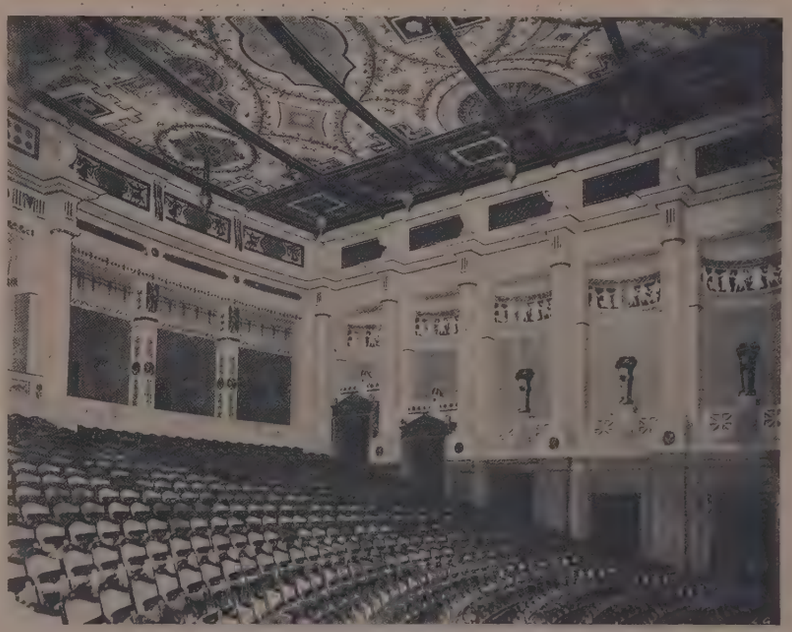
Cl. Ad. Baumann.

M. Ernest von Possart,
Fondateur du Théâtre du Prince-Régent
et Directeur des Théâtres royaux de Munich

Il y a vraiment une sorte de prédestination qui préside à la fortune propice ou mauvaise d'une œuvre générale aussi bien que d'une mesquine existence humaine, et, tôt ou tard, la charmante capitale bavaroise — où Richard Wagner a vécu, rêvé, lutté et souffert, où il connut la joie d'un miracle le sauvant tout à coup du désespoir, de la misère et de l'abandon — Munich devait posséder ce théâtre de l'Art nouveau, ce théâtre modèle, approprié aux exigences techniques et à l'Idéal lointain dont l'illustre réformateur du drame musical a proclamé si longtemps l'impérieuse nécessité et l'influence bienfaisante entre toutes.

Aujourd'hui enfin, grâce à l'initiative et à l'énergie d'un grand artiste, qui est encore directeur des théâtres royaux de Bavière mais qui, malheureusement, vient de donner sa démission, ce rêve ancien, ce projet chimérique, en apparence, du célèbre musicien germanique est devenu une réalité et une réalité prospère et triomphante. M. Ernest von Possart a créé à Munich un théâtre où toutes les innovations en matière de construction théâtrale sont appliquées avec une intelligence rare, un théâtre modèle, vraiment digne du XX^e^ siècle, et ce théâtre, érigé à la gloire du génial dramaturge lyrique, rappelant d'ailleurs par son aspect et son organisation générale le théâtre de Bayreuth, ne fonctionne que pendant une courte saison estivale. On y joue exclusivement les chefs-d'œuvre de Richard Wagner, avec une mise en scène exemplaire et une interprétation supérieure, à laquelle les plus célèbres chanteurs allemands prennent part volontiers.

Cl. Ad. Baumann.



Le Théâtre du Prince-Régent. — La Salle.

Cl. Ad. Baumann.

M. von Possart, dans le rôle de Napoléon, de *Madame Sans-Gêne*.

Le théâtre du Prince-Régent est construit d'après les principes essentiels dont Wagner s'inspira lui-même, lorsqu'il put réaliser, en 1872, à Bayreuth, devenu le centre de l'Art wagnérien, son projet d'une sorte de Temple du Théâtre, tel qu'il l'avait rêvé aux temps orageux des années de jeunesse, de tragiques épreuves et de grandes espérances.

Au théâtre de Munich, ainsi qu'à Bayreuth, le principe de l'amphithéâtre, avec ses gradins superposés, appliqué avec autant de méthode que l'idée rationnelle de l'orchestre invisible, parvient à produire une impression d'ensemble toute différente de celle qui se dégage des spectacles vulgaires de nos vieilles salles. Le spectateur le moins initié aux beautés sévères de l'art wagnérien, lorsqu'il pénètre dans cette vaste enceinte, dont l'aspect général est celui d'un temple grec plutôt que d'un théâtre moderne, comprend qu'il va assister, non pas à un vain divertissement, mais à une sorte de cérémonie grandiose.

La valeur artistique des représentations wagnériennes, données cette année au Théâtre du Prince-Régent, aura été de premier ordre. Le « Cycle » des œuvres du Maître, choisies par la direction, n'avait pas commencé cependant d'une façon extrêmement brillante, car les *Maîtres Chanteurs*, à notre grand étonnement, sont joués et chantés d'une façon assez terne dans ce théâtre de l'avenir. Il y aurait également plus d'une réserve à formuler au sujet de la mise en scène du *Vaisseau-Fantôme*, que l'on donne sans entr'actes, comme s'il s'agissait d'une pièce en un acte, ce qui est absurde, malgré toutes les indications possibles de Wagner lui-même, et où l'apothéose finale, par sa mesquinerie et sa laideur agressive, a beaucoup nui à l'impression totale. Mais le rare mérite de cette institution artistique c'est celle où le génie personnel de M. Possart comme metteur en scène, et de M. Félix Mottl comme chef d'orchestre s'est affirmé avec éclat dans l'incomparable interprétation de *l'Anneau des Niebelungen*, l'œuvre la plus profonde peut-être parmi toutes les créations géniales de Wagner, mais aussi la plus difficile à monter au point de vue technique : admirablement mis en scène, chanté et joué dans la perfection, ce quadruple et gigantesque drame musical nous est enfin apparu dans la plénitude de ses tragiques ou sentimentales splendeurs.

Cl. Ad. Baumann.

Mlle Berta Morena
Senta, du *Vaisseau-Fantôme*.

Et cette représentation parfaite du quadruple drame wagnérien, dont le souvenir restera ineffaçable et dont la maîtrise professionnelle marque, sans aucun doute, l'apogée de la carrière de M. Possart, cette réalisation scénique idéale de la Tétralogie est apparue également aux dilettantes accourus de tous côtés à Munich, comme l'ouvrage ayant bénéficié de la meilleure interprétation. De célèbres chanteurs, les uns faisant partie de la troupe de l'Opéra de la métropole bavaroise, les autres engagés spécialement pour ces grandes fêtes, y ont pris part et ont contribué à un ensemble tel qu'on a rarement la joie esthétique d'en admirer l'équivalent.

Le ténor le plus à la mode de l'Allemagne contemporaine, M. Kraus, dont la renommée, ainsi que les cachets exorbitants peuvent rivaliser avec la gloire et les appointements de l'illustre Caruso ; M. Kraus, de Berlin, chantait Siegmund dans *la Walkyrie*. Il avait pour partenaire l'étoile de l'Opéra de Munich, Mme Morena, une cantatrice de talent dont le public bavarois raffole. Mme Morena a une belle voix et une excellente diction. La Walkyrie, punie et frappée d'une sentence impitoyable, mais que son amour même va régénérer et sauver, dont les destinées symbolisent avec tant d'éloquence celles du monde d'autrefois, brisant enfin ses chaînes, secouant le joug de la Fatalité, si longtemps maîtresse et souveraine de l'Univers asservi, la Walkyrie était personnifiée par Mme Thila Plaichinger, une tragédienne lyrique dont les qualités de style, de dignité et d'émotion sincère furent très justement appréciées, autant que le mérite incontestable et la connaissance profonde des traditions de l'art wagnérien de M. Knote, le fort ténor qui jouait Siegfried dans la troisième et dans la quatrième parties du drame.

Nous signalerons encore, tout particulièrement, le talent hors ligne, le charme, la voix exquise et les dons remarquables de Mlle Irma Kobott, cantatrice de premier ordre, comédienne admirable, la personnalité artistique la plus intéressante de tout ce personnel éminent, et qui a été aussi parfaite dans Freia (l'Or du Rhin) que dans le personnage d'Éva des *Maîtres Chanteurs*.

Les mêmes protagonistes de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux* ont aussi interprété d'une façon remarquable, et tout à fait à l'improviste, les rôles écrasants de Tristan et d'Iseult, dans le superbe poème dramatique où Richard Wagner exprima, avec tant de puissance et d'inspiration musicale, la force fatidique et la séduction invincible de l'Amour éternel, de cet Amour dominateur qui est, à la fois, la cause première et l'essence mystérieuse, l'excuse et le rachat du monde. *Tristan et Iseult* fut joué dans de mauvaises conditions. M. Knote et Mme Plaichinger y furent pourtant encore une fois très applaudis.

Clichés Ad. Baumann.

Mlle Berta Morena.

M. Knote.

Pour en revenir à la Tétralogie — sa quatrième partie surtout, le *Crépuscule des Dieux* — elle est jouée et montée à Munich avec une telle splendeur et une telle maîtrise artistique que l'auteur de ces lignes, depuis vingt-cinq ans de vie théâtrale, et bien que connaissant toutes les grandes entreprises scéniques de notre époque depuis Bayreuth, depuis la troupe admirable des Meiningen et le *Burg* de Vienne jusqu'aux théâtres modèles de Henry Irving ou de Berbohm Tree à Londres, l'auteur de cet article n'a rien vu d'aussi beau, d'aussi impressionnant au théâtre.

Mlle HARRIET STRASY
du Théâtre Royal de la M...

souffrances et de crimes [illegible]
du Divin Sacrifice [illegible]
[illegible] la piété des acteurs
[illegible], l'air de croyance [illegible]
[illegible] sorte, soudain aux [illegible]
dont l'âme a [illegible]
d'émotion dés[illegible]

moderne, sous sa forme
individualiste et aussi
impersonnel et religieux.

L'art dramatique
différents, et en [illegible]

même que dans
le légendaire
et charmant
royaume de

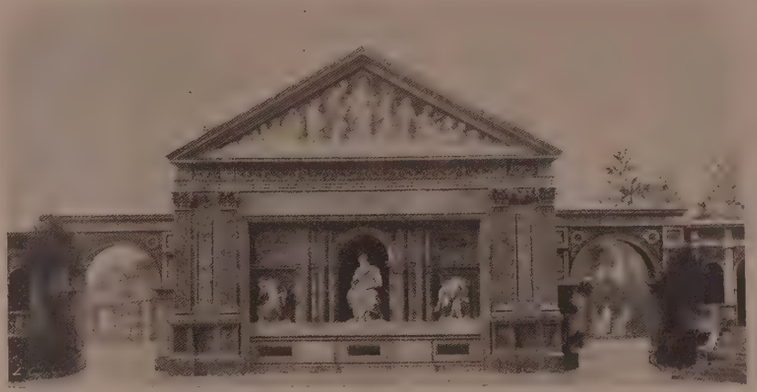
Cl. Lützell.

Mme Irma Kobott, dans les *Maîtres Chanteurs*.

Allez à Munich l'année prochaine, chers lecteurs, ceci est la conclusion pratique de ces quelques impressions sincères, notées au jour le jour.

Tout a été dit, dans la presse française, sur les représentations de la *Passion* à d'Oberammergau, ces manifestations d'une noblesse de sentiments si émouvante, sur leur organisation, sur l'impressionnante exaltation mystique qui s'en dégage. Je me contenterai de signaler, ici, leur force attractive et leur sérénité, car les représentations du *Mystère de la Passion* ont eu lieu, cette année, chaque dimanche, et elles ont été fort belles. Une foule énorme, émue et recueillie, y assistait. Et les changements d'interprétation, les mille petits événements de l'évolution fatale des choses de ce monde, ici importent peu. Comme aux jours lointains qui virent l'éclosion de cette pieuse manifestation de la foi chrétienne toujours ardente et sincère, mais nullement ennemie de la Beauté et de la Poésie — quoique prétendent ses adversaires stupides — il s'agit là d'une entreprise collective, pleinement désintéressée, essentiellement populaire dans la meilleure acception du mot, et qui ne poursuit aucun but de vanité personnelle, d'ambition ou de gain méprisable.

Le poème dramatique lui-même ne change pas, il demeure identique dans son essence première, sinon dans sa forme, parmi la marche des siècles, et comme cela vaut mieux ! N'est-ce pas, d'ailleurs, le plus beau des poèmes éclos en ce monde de misères, de souffrances et de crimes inouïs que la merveilleuse histoire du monde racheté ! C'est la Tragédie éternelle de la Rédemption, du Divin Sacrifice qui a sauvé notre race déchue, c'est ce Mystère sublime dont la pure lumière, des hauteurs tragiques du Calvaire, éclaire toujours la route douloureuse de la triste humanité ! Pour les âmes croyantes, pour ceux qui ont le bonheur de posséder la Foi, rien n'est plus émouvant que ces représentations mystiques, où la piété des acteurs, l'atmosphère générale du lieu, l'air de croyance exaltée qu'on y respire nous transporte soudain aux siècles évanouis du christianisme militant et d'ardeur religieuse absolue. — Pour les autres, pour les sceptiques, pour ceux dont l'âme a été effleurée par le doute, des sources d'émotion désapprise jailliront quand même du sol d'Oberammergau.



Le Théatre d'Oberammergau. — La scène.

Et le beau pays du shakespearien roi de Bavière, de l'infortuné Louis II, protecteur et ami de Wagner, est aussi celui où les fervents admirateurs de l'Art dramatique peuvent étudier à la fois le Théâtre ultra-moderne, sous sa forme la plus raffinée, la plus individualiste et aussi le Théâtre populaire et traditionnel, dans ses manifestations d'un archaïsme moyenâgeux, essentiellement impersonnel et religieux d'inspiration.

L'art dramatique de l'avenir, celui dont Richard Wagner a tracé l'esthétique sous le voile de symboles tout différents, et en bénéficiant des incomparables ressources techniques du progrès moderne, aspire à un Idéal semblable, il veut reconquérir au Theâtre son caractère d'autrefois et sa noblesse abolie. Dans les grandes espérances de l'Art wagnérien palpite une Foi profonde, une croyance invincible à la suprématie de l'Art sublime entre tous. Elle anime et exalte les premiers défenseurs du Théâtre de l'Avenir. Car il vient de naître à peine, ne vous y trompez pas — et l'œuvre de Wagner n'est qu'un commencement, elle n'est que l'aube éclatante d'une résurrection prochaine.

Mais en elle déjà le passé, le présent et l'avenir se confondent et rayonnent à la fois; — de même que dans le légendaire et charmant royaume de Bavière, on peut admirer dès aujourd'hui, par une sorte de symbolisme éloquent, au cours du même voyage peut-être prophétique, les représentations du Théâtre-Régent à Munich si fastueuses et si brillantes — et, dans le calme profond des campagnes, les touchantes représentations des Mystères de la Passion à Oberammergau.

Une scène de la *Passion* au Théâtre d'Oberammergau.

Stanislas RZEWUSKI.

M. le Chanoine Petit, curé de Saint-Joseph,
Organisateur des représentations de la *Passion*, à Nancy.

Cl. Kayser.

Nancy. — Le Théâtre de la Passion. — Entrée de Jésus à Jérusalem.

Le Théâtre populaire dans l'Est

NANCY
BUSSANG
GÉRARDMER

Les représentations populaires par lesquelles notre esthétique théâtrale s'exprime au vingtième siècle sous une forme aussi intéressante que nouvelle (ou du moins renouvelée) n'auront pas chômé en 1905 dans toute la région de l'Est ; mais la plus éclatante manifestation a eu lieu dans l'Oberammergau français si merveilleusement organisé par M. le chanoine Petit. S'il y a Bussang, qui a reçu la consécration officielle, et dont je dirai tout à l'heure les intéressants essais de mise en scène nocturne, s'il y a Gérardmer et le théâtre du Saut-des-Cuves, dont je parlerai également avec la sympathie que méritent de vaillantes initiatives privées, l'effort le plus considérable a été accompli pour la seconde fois à Nancy, et le résultat aura dépassé toutes les espérances des organisateurs.

Cl. Kayser.

Nancy. — Le Théâtre de la Passion. — Jésus devant Pilate.

Le premier essai — en mai 1904 — fut tout à fait remarquable, et plus de cent mille spectateurs émerveillés se succédèrent dans la cour du presbytère où M. le chanoine Petit avait fait une installation provisoire ; mais cette fois on a dressé dans la même cour, dont les proportions sont considérables, un véritable théâtre définitif et durable. Le velum est remplacé par une toiture métallique qui abrite de la pluie comme du soleil ; cinq cents acteurs, figurants, choristes, instrumentistes peuvent tenir à l'aise sur la scène qui a vingt et un mètres de largeur et quinze de profondeur ; quant à la salle proprement dite, également large de vingt et un mètres et profonde de cinquante, elle contient maintenant deux mille quatre cents places.

Tel est le cadre, admirablement compris, où aura été donné chaque dimanche, pendant les trois mois de l'été 1905, le plus saisissant grand spectacle qui ait jamais été offert en France au public populaire : la *Passion* d'Oberammergau, transposée, adaptée, mise en scène avec un sens esthétique et une ampleur décorative au-dessus de tout éloge.

Rappelons sommairement dans quelles circonstances s'est opérée cette heureuse transposition. Il y a cinq ans, M. l'abbé Petit, curé de la paroisse Saint-Joseph, de Nancy, cherchait le moyen de parer au déficit occasionné par la construction de son église dans un quartier pauvre et sans ressources personnelles. Assistant aux représentations de la *Passion* d'Oberammergau, il fut frappé de la vogue des fêtes décennales instituées depuis 1623, à la suite d'un vœu, dans ce coin du Tyrol ; il décida d'obtenir et il obtint — par faveur extraordinaire — l'autorisation de reproduire les grandes lignes et d'adapter le texte du mystère médiéviste condensé jadis par

Cl. Kayser.

Nancy. — Le Théâtre de la Passion. — La Sainte-Cène.

Cl. Kayser.

Nancy. — Le Théâtre de la Passion. — Jésus en Croix.

Cl. Kayser.

Nancy. — Le Théâtre de la Passion. — Jésus est remis entre les bras de sa Mère.

le père Ottmar Weiss et le vénérable Daisenberger. On ne pouvait mieux choisir. Oberammergau est l'héritier de cette longue suite d'efforts totalement méconnus par les encyclopédistes, révélés par Villemain, Saint-Marc-Girardin, Onésime Le Roy, Achille Jubinal, qui constitue les origines religieuses du drame moderne. En effet, dès le premier siècle, l'Église fait appel à l'invention dramatique; elle institue des cérémonies figuratives et des offices qui sont de véritables drames, la Crèche de Noël, les Trois Rois de l'Épiphanie, les Trois Marie à Pâques, l'Ascension où un prêtre, posté sur le jubé, représentait l'ascension du Christ. Du sixième au neuvième siècle, nous trouvons l'*Occiput*, comédie allégorique dont les personnages sont la Goutte, un médecin, la Douleur; au dixième, le théâtre de Hroswita; au douzième, les *Vierges sages* et les *Vierges folles* et le *Jeu de Saint-Nicolas;* au treizième, *Théodore* et *Robert-le-Diable;* au quinzième, la *Passion*.

Ce mystère primitif de la *Passion* comprenait un prologue de 53 tableaux, une première et une seconde partie de 57, une troisième et une quatrième, plus un épilogue, de 69. A Oberammergau, il se divise en trois grandes parties comportant 17 actes, un prologue et une apothéose. A Nancy, M. le chanoine Petit l'a resserré en deux parties; la première dure deux heures et quart, la seconde trois heures. C'est bien réellement la marche au Calvaire dans sa poignante simplicité et sa progression tragique. L'effet, déjà considérable en 1904, a été encore plus grand cette fois, M. le chanoine Petit ayant amélioré et complété son œuvre avec la foi agissante, la ferveur qui produit des miracles. Non seulement le lien des scènes parlées est plus serré, le dialogue plus nerveux, mais l'adaptateur du Mystère a enrichi la galerie de tableaux symboliques, commencée l'année dernière, pour former un ensemble définitif, d'une superbe tenue scénique.

Bussang. — L'auteur de la *Passion de Jeanne d'Arc*, dans le rôle de l'évêque Cauchon.

auchon. — C'est à moi à décider comment votre procès doit être conduit : Je suis votre juge.

eanne. — Je ne sais pas si vous êtes mon juge, mais si vous l'êtes, vous devriez ne pas mal juger, car vous vous mettriez en grand péril.

Cette imagerie en mouvement, puissamment évocatrice et suggestive, donne l'impression d'enluminures de missel animées par l'effet d'une mystique et subite communication de vitalité. Elle reproduit d'abord les principales scènes de l'Ancien Testament : Adam et Ève chassés du Paradis, les derniers survivants du déluge, Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem, Tobie quittant sa mère, Agar laissant Ismaël au pied d'un arbre, Assuérus et Vasthi, entre autres tableaux vivants d'un relief saisissant. Signalons encore, dans la suite du Nouveau Testament, la Cène, la mise au tombeau, le repas chez Simon, la Descente de Croix, enfin quatre grandes pages de la Résurrection.

Des acclamations répétées ont salué ce symbolisme figuratif, d'une réalisation d'autant plus impressionnante que tous les éléments du décor, des costumes et de la mise en scène ont été patiemment, pieusement recueillis dans les musées d'Allemagne, de France, d'Italie, empruntés aux maîtres de la peinture religieuse, depuis Léonard de Vinci jusqu'à Lebrun. Ce fut la haute curiosité et aussi l'attraction chaleureusement fêtée de cette nouvelle série de représentations de la *Passion* de Nancy. Mais le public, qui n'a cessé de se renouveler devant le proscenium, n'a pas fait un accueil moins enthousiaste au drame si logiquement enchaîné, à l'admirable tableau de l'arrivée du Christ bénissant les porteurs de palmes, à la déroute des marchands fouaillés sur le parvis du Temple, à la tragique consultation du Sanhedrin et de Pilate, à l'agonie du Jardin des Oliviers, au pieux lamento de Véronique, à la montée du Golgotha, aux préparatifs du supplice, d'un pathétique si poignant sous les jeux de lumière du grand jour que tamise le voile blanc tendu au-dessus de la scène. On n'a cessé d'applaudir l'adaptation, les acteurs, la figuration, les choristes, les costumiers, les décorateurs tous artisans de pure beauté. M. le chanoine Petit avait résolu de ne donner que des représentations décennales de ce merveilleux spectacle, comme à Oberammergau. Il lui sera difficile, après un triomphe aussi éclatant, de nous tenir rigueur en se tenant parole.

A Bussang, les honneurs de la saison ont été pour la *Passion* non plus biblique, mais patriotique, de M. Maurice Pottecher, pour cette *Jeanne d'Arc* si exactement documentée et si émouvante en même temps qui a occupé trois séances sur les quatre représentations annoncées par le programme de 1905. La représentation du 12 août a même été exceptionnellement donnée le soir. En principe, les spectacles de Bussang ont lieu l'après-midi, suivant le principe de M. M. Pottecher « utiliser la lumière du soleil et le décor fourni par la nature ». Il arrive cependant que certains actes des dernières pièces représentées par le théâtre du Peuple se passent la nuit. L'illusion de l'ombre est produite par un grand rideau de tulle tendu à l'avant-scène, qui estompe les contours et assombrit le décor. En 1899, un premier essai de représentation nocturne fut tenté avec *Chacun cherche son trésor*, conte de sorciers, en trois actes, qui comprend une partie fantastique. Le succès fut considérable.

La fraîcheur des soirées dans les Vosges et le manque de trains de nuit pour rapatrier les spectateurs des environs firent suspendre l'expérience pendant six ans. Cependant, à la suite de la répétition générale de *Jeanne d'Arc*, donnée le soir, l'an dernier, et où certaines scènes prirent plus de relief qu'en plein jour, l'auteur résolut d'en offrir une représentation nocturne, en dehors des deux séances de jour fixées au 15 et au 27 août. Il choisit l'occasion d'une visite des congressistes du Club alpin. L'effet de cette mise en scène dépassa toute attente. Le drame fut joué devant un millier de spectateurs qui bravèrent la fraîcheur de la rosée. La salle, c'est-à-dire la vaste prairie comprise entre la tribune et les galeries de bois, et couverte du velum de toile, était

enck.

ussang. — *Le Soiré de Noël.*

Bussang. — Théâtre du Peuple. — Un coin du public avant la représentation

Cl. Homeyer et Ehret.

Gérardmer. — Le Théâtre du Saut-des-Cuves effondré sous la neige.

presque entièrement plongée dans l'obscurité, tandis que la lumière électrique, récemment installée, éclairait la scène. L'entrée du théâtre et le pré qui sert de foyer étaient illuminés de verres de couleurs.

Le mystère de la nuit et les jeux de la lumière artificielle firent particulièrement valoir le quatrième acte où Jeanne, couchée sur le grabat de sa prison, brutalisée par ses gardes et dans l'attente angoissée du secours céleste, voit en rêve le village natal. La toile transparente qui ferme le cachot s'étant éclairée, le paysage de Domrémy prit peu à peu la plus impressionnante réalité. Un effet à peu près analogue est d'ailleurs obtenu en plein jour de la façon suivante : derrière cette toile transparente, on lève un rideau mobile, en partie de toile opaque, en partie de tulles noirs aux diverses épaisseurs superposées, de façon à faire lentement apparaître le paysage du fond rosé par les lueurs frisantes du soleil couchant.

D'autre part, certaines scènes, telles que l'arrivée de Jeanne à cheval au premier acte, avec Lahire et d'Alençon qui l'escortent et les paysans qui l'acclament, la plantation du camp anglais au deuxième acte (imaginée par M. H. Beaulieu) avec les tentes étagées sur le versant de la colline, sont mieux en valeur à la lumière du jour. L'épreuve a donc été intéressante sans être décisive; mais devant le public du soir comme devant les invités des séances de l'après-midi, le succès de *Jeanne d'Arc* ne s'est jamais démenti. Le *Sotré de Noël*, auquel assistait le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, apportant ainsi au Théâtre du Peuple de Bussang l'investiture officielle depuis longtemps méritée, n'a pas été moins chaleureusement applaudi le dimanche 6 août, et la représentation gratuite du 27, où le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts s'était fait représenter par son chef de cabinet, a brillamment clôturé la saison.

Cl. Géhin.

Gérardmer. — Théâtre du Saut-des-Cuves. Un coin des spectateurs.

Cl. Thiriet, au Bas-Rupt.

Gérardmer. — Théâtre populaire du Saut-des-Cuves.
Représentation du 13 Août 1905. — *Marie-Rose.*

Le Théâtre populaire du Saut-des-Cuves, à Gérardmer, avait été détruit par une avalanche au commencement de cette année. Il a pu être reconstruit pour le mois d'août ; on y a joué avec un vif succès le *Flibustier*, de Richepin, et une pièce inédite du répertoire de l'Art dramatique, *Marie-Rose*. Aussi bien est-il en péril continuel pendant l'hiver, occupant une ancienne carrière de sable dont le fond est devenu le parterre et dont on a disposé les escarpements en amphithéâtre de gradins aboutissant à une loge d'honneur, face à la scène, garnie au fond par un rideau de sapins qui la sépare de la route. Souhaitons qu'à l'avenir les avalanches soit plus clémentes à la scène rustique du Saut-des-Cuves.

Comme le rappelait en excellents termes M. L. Géhin, dans le rapport présenté au Congrès international des auteurs et compositeurs, au nom de MM. Géhin et Marchal, directeurs du théâtre populaire, le Saut-des-Cuves est fils de Bussang. Sans vouloir transformer la scène en prêche de plein air, il vise « à répandre des idées saines, généreuses, élevées, à retracer les principales épopées de notre histoire nationale, à évoquer la vie d'une célébrité régionale ou locale, les vieilles légendes si abondantes dans la montagne, à souligner les préjugés du paysan, à mettre en relief ses défauts comme ses qualités, en un mot à faire œuvre originale en même temps que moralisatrice. »

Les directeurs du Théâtre populaire et les amateurs de théâtre qui les secondent avec dévouement, tels que M. Silvercruys, l'infatigable président de « L'Art dramatique », de Nancy, ont constitué un premier répertoire dans lequel il faut signaler l'*Héritage de Wasserburg*. Cette pièce à grand spectacle, spécialement composée pour le Saut-des-Cuves par M. Jean Marcel, met en scène une curieuse légende vosgienne, les joueurs de boules de Fachepremont, et une très ancienne coutume locale, l'échange des enfants entre familles françaises et alsaciennes pour l'enseignement de la langue de chaque pays. Il y aurait beaucoup à faire dans cette voie en se réduisant d'ailleurs au chiffre de trois ou quatre représentations par saison qu'indique M. L. Géhin dans son intéressant rapport.

Cl. E. Grandadam.

Gérardmer. — Une scène de *Marie-Rose*, 13 Août 1905.

Camille LE SENNE.

Gérardmer. — Le Théâtre du Saut-des-Cuves. Un coin des spectateurs

Le Théâtre populaire Poitevin

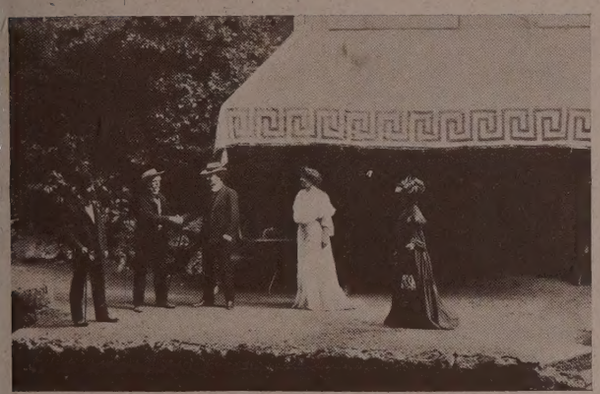
de La Mothe-Saint-Héraye

Les Yeux jaunes. — III^e^ Acte. — L'élection de Pierson.

On sait quel est l'attrait de ce théâtre en plein air de la Mothe-Saint-Héraye, dû à l'initiative du docteur Corneille. Depuis ses débuts, qui datent de 1896, ce théâtre s'est largement développé, grâce à des concours empressés et dévoués. La scène peut être considérée comme un des modèles du genre. L'organisation en est excellente. Quant à l'amphithéâtre, construit en bois et en pierre, il offre toutes les commodités désirables. Le docteur Corneille a même formé une troupe très appréciée et qui a été demandée à Niort et à Royan. Cette année, M. Corneille nous a présenté une pièce du genre de l'ancien Gymnase. Elle rappelle par ses tendances les œuvres qui charmaient ceux qui considéraient le théâtre comme destiné à offrir des exemples salutaires, tout en demeurant une distraction aimable. Le titre de cette pièce est fait pour intriguer : les *Yeux jaunes*. Qu'est-ce, se demandera-t-on, que peuvent être ces yeux jaunes ? En répondant que leur nuance est celle de l'or, nous aurons mis sur la voie. Dans le Poitou, en effet, quand on dit d'une fille qu'elle a les yeux jaunes, cela veut dire qu'elle est pourvue d'une belle dot. Or, c'est le cas de M^lle^ Vernier, dans la pièce du docteur Corneille. M^lle^ Vernier, une jolie brune aux yeux noirs, est brusquement réputée la belle aux yeux jaunes, parce qu'elle vient de faire un superbe héritage. Le père Talimot, un de ses oncles, lui laisse en mourant la somme respectable de cinq cent mille francs. On conçoit aisément qu'à peine la chose sue, les prétendants affluent. Du jour au lendemain, c'est une nuée d'adorateurs qui se disputent sa main ; d'abord son cousin Jacques, un brillant officier, en passe de monter rapidement en grade, puis M. Pierson, qui a obtenu récemment un siège de député. Ils font valoir leurs titres et leurs avantages respectifs. Mais celui vers qui vont toutes les sympathies de M^lle^ Vernier, c'est Max Brémont. Depuis longtemps, elle éprouve une secrète inclination pour lui ; et son cœur semble avoir bien choisi, car Max Brémont ne semble pas attiré par l'appât des millions.

M. Bacqué (Amaury). M^lle^ Macler (Clotilde).

Par la Clémence. — I^er^ Acte. — Scène finale.



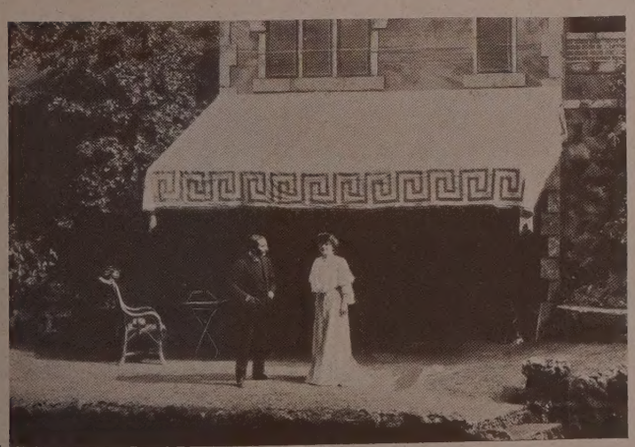
M. Giraudias Pierson. M. Martin Georget. M. Bacqué Max. M^lle^ Macler Berthe. M^me^ E. Giraudias Sophie.

Les Yeux Jaunes. — II^e^ Acte — Scène III.

Pour le décider à se déclarer, l'héritière feint de céder aux sollicitations du député, et le stratagème réussit. Mais voilà qu'un doute survient, qui trouble sa joie. Pourquoi M. Brémont ne s'est-il pas déclaré plus tôt ? Pourquoi a-t-il attendu qu'elle soit riche si, comme il le lui dit, il l'aimait depuis longtemps ? Elle veut en avoir le cœur net. Cette fortune, qui a suscité tant de basses convoitises, elle vient d'apprendre qu'elle a une origine suspecte. L'oncle Talimot était un affreux usurier qui rançonnait les pauvres gens. Eh bien, cet argent maudit, elle ne le gardera pas. De cette fortune mal acquise, elle fera deux parts : une pour un orphelinat, l'autre pour son amie Blanche de Simeuse qui aime son cousin l'officier, et que celui-ci ne pouvait pas épouser parce qu'elle ne possédait point la dot réglementaire. Maintenant que voilà la belle aux yeux jaunes redevenue pauvre comme autrefois, on verra bien si M. Max Brémont était sincère. Rassurez-vous, cœurs compatissants, il l'était ; ce

M. Bacqué (Amaury). M^lle^ Macler (Clotilde).

Par la Clémence. — I^er^ Acte. — Scène V.



M. Bacqué (Max). M^lle^ Macler (Berthe).

Les Yeux jaunes. — III^e^ Acte. — Scène V.

Marie de Magdala (1903). — La résurrection de Lazare.

n'était pas les yeux jaunes qu'il aimait, c'était bien les yeux noirs ; et Max épouse l'orpheline qui estime ne pas payer trop cher son bonheur par le sacrifice d'un demi-million.

Le procédé ne serait peut-être pas à conseiller dans la vie ordinaire aux jeunes filles à marier; au théâtre, il faut croire qu'il est excellent, car il a réussi à l'auteur qui a été fort applaudi.

La vaillante troupe du Théâtre Poitevin, renforcée de M. Bacqué, le deuxième prix de comédie de cette année, de M^lle^ Macler, une habituée de la scène du Parc, celle-là, et de M^lle^ Malon, ont fort bien joué la comédie de M. Corneille.

Le ministre des Beaux-Arts avait envoyé, cette année, à la Mothe, un délégué, M. Chéron, chef-adjoint au cabinet du Sous-secrétaire d'Etat, qui a pu se rendre compte des nombreuses améliorations apportées par les organisateurs du Théâtre populaire Poitevin.

Le lundi suivant on a donné une reprise de *Par la Clémence*, tragédie en trois actes, en vers, jouée pour la première fois à la Mothe en 1899. La pièce met en scène un épisode très dramatique de la vie de Clovis. Elle comporte une partie musicale très importante écrite par M. Louis Giraudias, le fidèle collaborateur de M. Corneille.

La prospérité du Théâtre Poitevin est une preuve bien intéressante de ce que peuvent une volonté énergique et la foi en une idée.

Quand M. Corneille fit jouer, il y a dix ans, dans un coin du Parc, à la Mothe-Saint-Héraye, la légende de Chambrille devant quelques centaines de ses concitoyens, il eût été le premier surpris si on lui avait prédit que quelques années après, en ce même endroit, s'élèverait un magnifique amphithéâtre pouvant contenir des milliers de spectateurs.

Le Théâtre populaire Poitevin doit certainement une partie de son succès à une heureuse organisation qui a tiré un parti excellent d'un site admirable disposé à souhait pour une mise en scène en plein air, puis aussi au répertoire créé par M. Corneille, répertoire qui est écrit pour un théâtre spécial, et qui trouve dans la nature le cadre qui lui convient réellement.

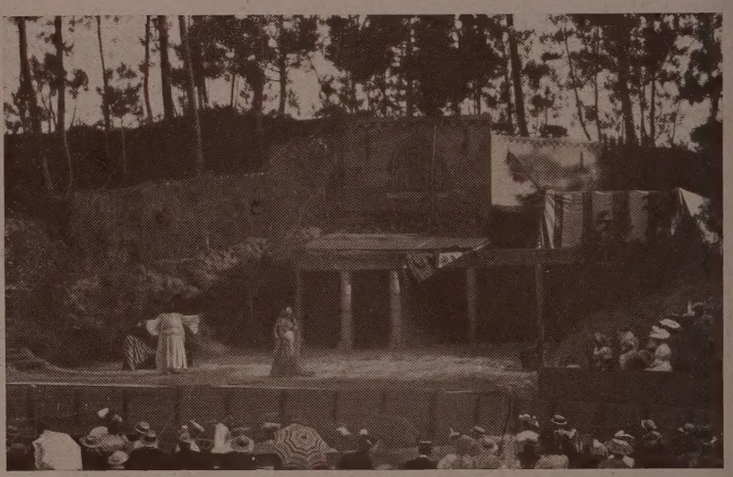
Blancs et Bleus (1902).

M^me^ W. Corneille (Suzanne). M. Perret (Pierre Ledain).

L'an dernier, les représentations de *Marie de Magdala*, au Jardin public de Niort, furent un vrai succès pour l'auteur et pour ses interprètes.

Cette année, M. Corneille et sa troupe ont donné à Royan, aux arènes de Vallières, sous le patronage d'un comité local, sept représentations consécutives de trois pièces du répertoire: *Marie de Magdala*, *A chacun sa destinée* et *Par la Clémence*. La réussite en fut telle qu'une nouvelle série de représentations est demandée pour la fin de septembre. Voilà qui, mieux que toutes les observations, fait l'éloge de cette entreprise.

Une Scène de *Marie de Magdala*, du Théâtre Poitevin. dans les Arènes de Vallières, à Royan.

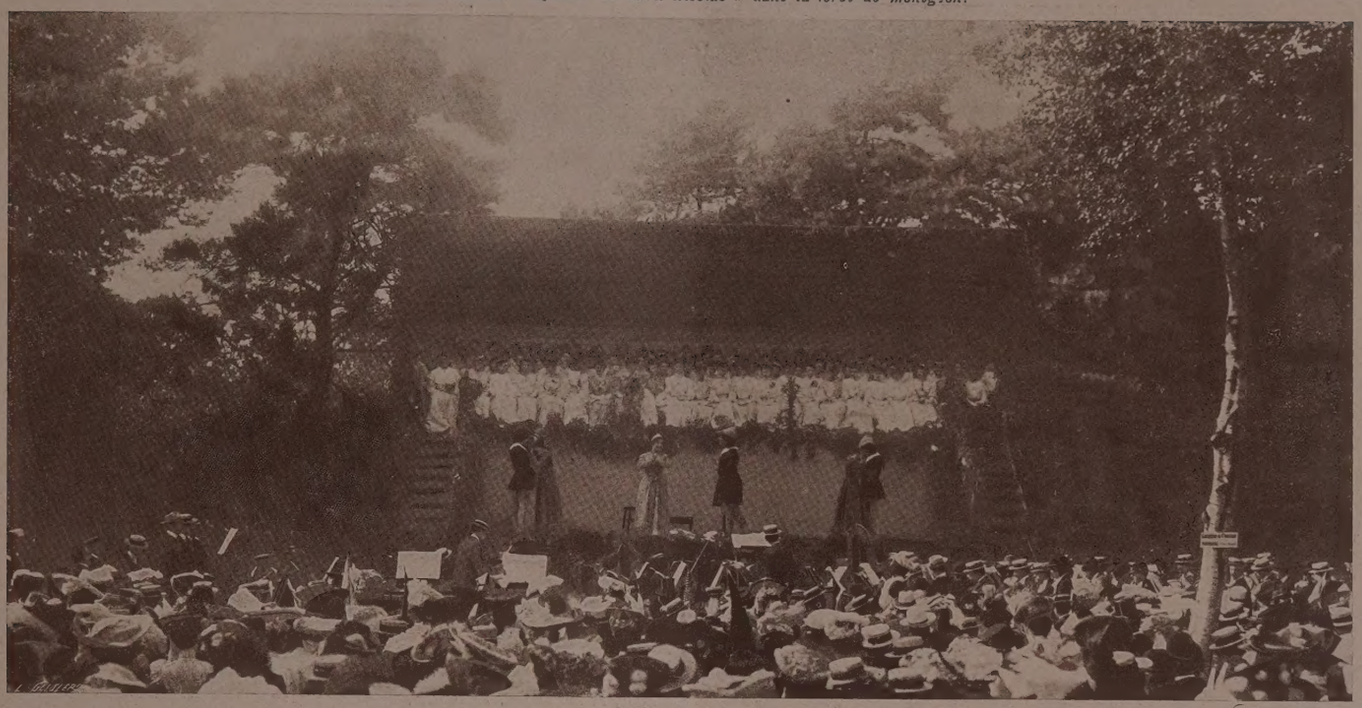


Une Scène de *Marie de Magdala*, du Théâtre Poitevin dans les Arènes de Vallières, à Royan

ALFRED DIRIEUX

Clichés Studia-Lux.

Représentation du « Mystere de Saint Nicolas » dans la forêt de Montgeon.



Le Mystère de Saint Nicolas

ET DES TROIS BELLES FILLES QU'IL SAUVA DU PÉCHÉ

Poème en deux Actes, de M. Robert de LA VILLEHERVÉ ; Musique de M. H. WOOLLETT.

La représentation du *Mystère de Saint Nicolas et des trois belles filles* fut, au Havre, à la mi-juillet, sous un clair soleil, une éclatante fête de poésie et de musique en un des plus jolis décors naturels qui se puissent rêver : une clairière de la forêt de Montgeon, toute proche de la ville et vaste et pittoresque à souhait.

On avait érigé là, adossée aux futaies séculaires, une scène à deux étages comme l'exigeait la tradition, la scène d'en bas réservée aux personnages mortels, et celle d'en-haut — le ciel, le paradis — aux anges qui, naturellement, participaient à l'action. Nul décor. A quoi bon ? Ces tréteaux superposés étaient ornés tout simplement de verdure.

A quatre heures précises, les anges, plus de cent jeunes femmes et jeunes filles, montaient à leur place sur le théâtre, et M. H. Woollett, qui conduisit magistralement son orchestre, nombreux comme il fallait, et excellent, attaquait l'ouverture du drame.

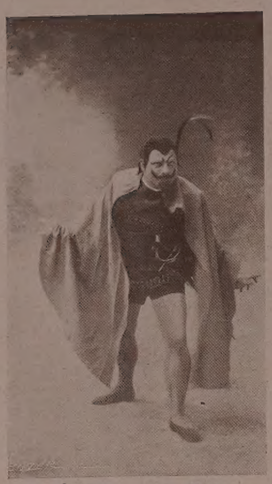
M. Robert de La Villehervé,
M. Woollett,
le poète et le musicien du *Mystère de Saint Nicolas*.

On sait et on apprécie la science de technicien et la fraîcheur d'inspiration de M. H. Woollett : la partition qu'il écrivit pour le *Mystère de Saint Nicolas* ne laissa cependant pas de surprendre. Il y a là, à côté de franches et populaires chansons (d'un ivrogne, d'un soldat), des pages merveilleuses de sentiment comme la *Berceuse*, par exemple, et l'*Ave Maria*, si vibrant d'émotion religieuse, qui lui font le plus grand honneur. Et cette partition mériterait d'être étudiée dans tous ses détails, depuis la complainte si naïve qui l'ouvre jusqu'à la splendeur d'apothéose de l'hymne final.

Du reste, poésie et musique s'accordaient en cette œuvre d'autant mieux que les deux auteurs, le musicien et le poète, étaient faits pour s'entendre. Ils ont, à un même degré, le souci du travail achevé ; ils sont l'un et l'autre d'adroits et savants ouvriers ne laissant rien au hasard, également scrupuleux en matière de prosodie, et artistes véritablement. Autant l'un soigne ses harmonies, autant l'autre prend garde à l'exacte sonorité de ses rimes ; et le vers comme la musique du *Mystère de Saint Nicolas*, chantaient à l'envi pour le plus grand plaisir des oreilles.

Mais voyons comment M. Robert de la Villehervé a construit son mystère. Au début, trois sœurs, Claude, Claudie et Claudette, travaillent, faisant pour vivre de grossiers et pénibles ouvrages de couture, car leur père, Gaudemain, est un ivrogne fieffé qui ne se gêne guère pour battre sa femme et laisser le logis sans pain.

Phot. de M. Antin.



M. Léon Bernard (le Diable).

M. Armand Bour
(Gaudemain).

Scène entre la Gaudemaine
et Gaudemain.
M. Bour Mme Barbieri

Mme Gina Barbieri
(La Gaudemaine).

M. Teste (Saint Nicolas).

Mlle Jane Caro (la Récitante).

Les trois belles filles ont chacune un amoureux, mais comment songer au mariage dans une telle pauvreté; elles se lamentent et leur mère avec elles, quand, des chansons à la bouche, revient du tripot Gaudemain, effroyablement ivre, qui veut sa soupe et de l'argent pour boire, et qui, malgré les plaintes de sa femme, malgré les pleurs des pauvres enfants, les chasse, leur ferme la maison, les envoie, ignoble, aux aventures.

La scène, jouée avec une rare intensité de comique et de force tragique tout à la fois par l'excellent comédien qu'est Armand Bour et par Mme Gina Barbieri, produisit un effet énorme.

Ah ! Dieu ! quels bravos résonnaient dans la profondeur du bois !

Maintenant voici que les trois belles filles ont gagné la ville prochaine, la ville égoïste et méchante dont toutes les portes se ferment devant elles. Et les anges vont se mêler des choses de la terre, et le diable aussi malheureusement.

L'auteur n'a point cherché là d'habileté, il n'a point rusé avec son sujet. Mais, très crânement, il a osé une chose fort difficile : la triple scène de séduction où, successivement, le diable, sous le costume d'un soldat, tente de prendre Claude, mourant de faim, par la gourmandise; sous le costume d'un vieil orfèvre, Claudie, indulgente, par la pitié; et sous le costume d'un juge, Claudette, arrachée à des archers qui la voulaient mener en prison, par la reconnaissance. M. Léon Bernard, en ces trois incarnations du diable, a prouvé de très sérieuses qualités, et son vieil orfèvre notamment fut très curieusement posé.

Mlle Hélène M. Luquiens (la Chanteuse).

Tant il y a que l'éloquence du diable et la faim aidant, les trois pauvres belles filles succomberaient à la tentation, si les anges n'avaient appelé à leur aide saint Nicolas, le doux évêque de Myre, qui vient, « crosse en main, mître au front, » et qui, les dotant toutes les trois, assure leurs mariages et défend paternellement leur vertu.

Gaudemain sera aussi pardonné, car il faut que le diable soit vaincu sur tous les points et qu'il se retire en toute confusion. Il n'emportera donc même pas l'âme de l'ivrogne repentant. Et le Mystère finit ainsi.

De l'interprétation de ce drame mystique et charmant, il faut louer tous les artistes. M. Teste, *saint Nicolas*; Mme Jane Caro, *la récitante*, et les trois belles filles : Mmes Claude Ritter — si parfaitement gracieuse et bien disante, — Bibiane Maufroy et Suzanne Horden, et tout le chœur, tout l'orchestre; et notamment la chanteuse, Mlle Hélène M. Luquiens qui, sous ses blancs voiles, a chanté avec une autorité incontestée les soli dont se coupaient les chœurs.

Il faut vanter sa voix d'une pureté et d'une puissance souveraines, sa prononciation si parfaite que pas une parole ne se perdait (même dans le plein air) et aussi vraiment l'eurythmie délicieuse de ses gestes. Mlle Hélène M. Luquiens a mis au premier rang un rôle qui semblait ne le pas comporter, et dans l'admiration du public se range tout de suite à côté de M. Bour et de Mme Barbieri.

Telle fut cette fête unique, où l'on vit, exemple aux autres villes de France, Le Havre, faisant de très bonne décentralisation, monter à ses frais l'œuvre — de haute valeur — de deux de ses enfants.

Et tout s'acheva par de triomphales ovations de fête...

André GOURIN.

Phot. de M. Antin.

Mlle Suzanne Horden
(Claude).

Mlle Claude Ritter
(Claudette).

Mlle Bibiane Maufroy
(Claudie).

Le Gérant : Charles RICHARD